

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> au 15 de chaque mois)  
France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.  
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

## M. BRIAND SUR LE FRONT BRITANNIQUE



M. Aristide Briand est rentré hier matin à Paris, revenant de l'armée anglaise. Il a passé les journées de samedi et de dimanche à l'armée britannique en compagnie du commandant en chef, général Douglas-Haig. (Cette photographie a été prise au cours de la seconde journée du séjour du président du Conseil dans les lignes de nos alliés.)

## Chez ceux qui ne voient plus

— Alors, vous reviendrez voir Fechet, l'aveugle, raser « Coucou » ? m'avait demandé le docteur de l'hôpital ophtalmologique.

Vous pensez que je me gardai d'oublier cette invitation « à la barbe » et que, le lendemain matin, je montai la vieille ruelle pittoresque et traversai le jardin enchanté où danse le vert soleil.

En haut, dans la chambre, ceux qui ne verront plus cette lumière — dans le monde des aveugles on évite le mot fatal et on le remplace par des euphémismes — m'accueillirent déjà comme une présence familière. Un seul que je n'avais point remarqué la veille me regardait venir avec deux grands yeux gris pers.

— Mais celui-là, dis-je au docteur Monthus, il voit pourtant !

— D'un œil, oui ! et devinez duquel !

Je devinai mal, naturellement. Le gars fut ravi, et tous les autres de rire comme si on m'avait posé une « colle » dans laquelle eux, certainement, n'auraient pas donné.

— C'est qu'il ne fallait pas se tromper de couleur ; le gaillard est coquet, et il a la nuance délicate. Dernièrement, j'ai fait une semblable opération. Mon poilu repart pour Paris. Dans le Métro, une dame le traile d'embusqué. « Embusqué ? » s'écrie-t-il ; et, enlevant son œil, il l'offre galamment à la dame. Il ne m'a pas renseigné sur la suite de l'histoire, mais j'ai tout lieu de croire qu'elle finit bien... Vous-tu, mon petit, pareille aventure pourrait bien t'arriver aussi.

De nouveau, les aveugles rient, tandis que le jeune soldat aux yeux gris pers cambre son torse et tortille sa blonde moustache. (Dans le royaume des aveugles...)

— Mais à l'œuvre ! cria le docteur ; voyez, madame ! tout est préparé pour le sacrifice et voici la victime.

Calé sur une chaise, une serviette sous le menton, le gras et rose « Coucou » a ôté son bandeau noir. Je vois ses pauvres yeux éteints à jamais : l'un, la prunelle convertie d'une imperable taie ; l'autre, la cornée trouée, semblable à une balle de verre perforée.

— Des éclats d'obus ! L'un y était resté enrusté. Ah ! si vous saviez dans quel état ce « Coucou » nous est arrivé de Douaumont il y a trois mois ! La figure absolument hachurée et criblée d'un tas de projectiles : bouts d'acier, de cuivre, de pierre, de bois ! Il était méconnaissable.

— Oui, confirme « Coucou » en se rengorgeant comme s'il s'admirait dans une glace, il est certain que je ne me ressemble plus ! Et quand je serai rasé de frais !... Ça y est, Fechet ?

Fechet, qui a gardé son bandeau, aiguise avec aisance son rasoir sur le cuir.

— Ça y est, « Coucou » ! Et déposant soigneusement sa lame sur le bord de la table, il badigeonne le poutin visage d'une épaisse crème savonneuse. Puis il reprend le rasoir — je tremble un peu — passe un pouce agile et vivant — le pouce du sculpteur — sur le modelé de la joue, et de près fait suivre la lame. Un petit sourire de faune découvre ses dents de loup sous une jeune moustache de chat.

— Est-ce que, vraiment, il est aveugle complètement ? dis-je tout bas à la sœur qui regarde, aussi anxieuse que moi.

Des paupières elle me signifie que oui.

Et tranquillement, délibérément, en face l'un de l'autre, les deux aveugles accomplissent leur besogne, et l'on se demande ce qu'il faut le plus admirer : l'adresse de Fechet ou l'affectueuse, l'aveugle confiance de « Coucou ».

De temps en temps, évidemment, perle sous l'acier une gouttelette de sang que le docteur efface vite avec un flacon d'ouate.

— Du sang ? interroge Fechet, inquiet.

— Ce n'est rien. Va toujours ! ce sont les cicatrices de « Coucou » ; le brigand n'a plus sa peau lisse de jeune fille.

— Oui, renchérit « Coucou » c'est ma faute ; j'ai toutes sortes de saletés dans la peau. Va toujours, mon vieux !

Et Fechet va. Il va du menton vers le gras du cou. Je frémis, je retiens mon souffle, et je vois bien que les assistants sont presque aussi oppressés que moi. « Coucou », sur son trône, ne tressaille seulement pas.

Et je songe, devant ce tableau émouvant, à je ne sais plus quelle fantastique histoire, où dans un vieux château perdu, un chevalier mystérieux oblige un barbier à le raser les yeux bandés, sous menace de le faire abattre à la moindre agression.

J'éprouve tout de même un grand soulagement quand l'opération est terminée et quand le gras et rose « Coucou » descend de sa chaise sans avoir la gorge tranchée.

Maintenant c'est le tour du gars aux yeux gris. Fechet lui a promis de le coiffer. Et vraiment Fechet, d'Avignon, se révèle un maître-coiffeur. Il faut voir comment, à l'aide du bout de ses doigts, en tapotant toujours, il établit une

raie de côté impeccable ; avec quel coup de main expert il dresse la volute au-dessus de l'oreille gauche, avec quel coup de peigne il rejette le reste des cheveux en arrière !

Et Fechet, d'Avignon, siffle d'un petit air spirituel. Ne va-t-il pas chanter aussi, ne va-t-il pas tout à l'heure comme Jasmin, le perruquier-poète, improviser quelques *Papillotes* provençales ?

Derrière les vitres, les arbres du jardin enchanté bercent leurs panaches. Mais je ne m'attriste plus sur ceux qui ne voient pas cette naturelle splendeur. D'autres jardins éclosent pour eux. Et je sais maintenant que si leurs yeux restent fermés à la lumière du dehors un soleil intérieur dore leurs âmes.

Myriam Harry.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

La question des « encouragements » à donner à la natalité française paraît intéresser un grand nombre de lecteurs. Ils sentent bien qu'il s'agit d'un problème essentiel, que toute victoire de notre pays, si la natalité ne s'y relevait point, serait une victoire à la Pyrrhus, et le nombre des lettres que j'ai reçues ne peut laisser aucun doute à ce sujet.

J'avais écrit, heureux de me trouver d'accord là-dessus avec deux parlementaires, M. Bénazet et M. Loustalot : « Si la communauté veut des enfants, il faut qu'elle les paie. »

Beaucoup de correspondants approuvent ce point de vue, acceptent les solutions proposées pour réaliser ce « paiement », ou n'en discutent que les modalités. D'autres élèvent des objections ou semblent préférer d'autres solutions.

Ces solutions consistent presque toutes à remplacer le paiement par des impôts sur les célibataires ou les familles peu nombreuses, et des dégrèvements d'impôts pour les familles nombreuses. Il me paraît que les dégrèvements d'impôts seraient en eux-mêmes une mesure salutaire, mais insuffisante. Quant aux impôts sur les célibataires et les familles peu nombreuses, ils n'agiraient, à mon avis, que comme un cautère sur une jambe de bois : car on ne pourra jamais, on n'osera jamais les faire assez lourds pour qu'ils équilibrent, chez des parents peu fortunés, aux frais de l'éducation d'un enfant.

Les objections sont d'ordre moral : on répugne à faire entrer un mobile de lucre dans les motifs qui pousseraient un citoyen à accroître sa famille. On invoque le sentiment religieux qui encourage certainement la procréation de familles nombreuses.

Je réponds tout simplement que si les Français professant ces sentiments religieux en sont récompensés, il n'y a aucun mal à cela, au contraire ; et c'est sûrement l'avis de M. Etienne Lamy, de l'Académie Française, excellent catholique, qui vient de donner à l'Académie 500.000 francs, justement pour récompenser les familles catholiques nombreuses.

Pierre Mille.

Pour la première fois depuis la guerre, le roi George d'Angleterre et la reine Mary sont allés au théâtre, à une matinée de charité pour le fonds des pensions du roi.

Cela se passait vendredi dernier, et tous les journaux de Londres, depuis, publient des articles de première page dans lesquels les costumes des souverains sont détaillés avec frénésie.

Comme il convient pour l'avant-semaine d'Ascot, le roi était en gris foncé, le gris clair ne se portant que pendant Ascot, avec liséré noir, qui devient liséré gris clair la Semaine terminée.

La reine, tenant à la main un énorme bouquet d'œillets, portait une « étonnante » robe noire brodée d'orchidées d'argent et garnie d'entre-deux violet. Sa toque était de soie noire à feuilles de velours lamé d'argent et ornée de belles plumes.

« Jamais », dit le journal qui intitule son article « le Roi rit », jamais le roi n'a paru aussi gai depuis le commencement de la guerre, et il rit de bon cœur à chaque réplique joyeuse des scènes de l'admirable *Cricketon*.

La reine s'habille, le roi rit... Allons, le moral est bon en Angleterre !

La chose se passa à l'une des dernières réunions de feu le ministère Skouloudis. Réunion tout intime, dans le domicile même de M. Skouloudis. Le

ministre sentait prochaine sa fin ministérielle, et il était mélancolique. La conversation languissait.

Soudain, un domestique entra, et présenta sur un plateau un breuvage. Ce n'était que de la camomille. M. Skouloudis a, on le sait, un très mauvais estomac ; et l'on sait aussi qu'il n'y a point comme les contrariétés pour aggraver l'état des dyspeptiques.

Mais, tandis que M. Skouloudis prenait la tasse, un de ses collègues — celui qui a le plus d'esprit — lui demanda gravement :

— Monsieur le Premier, allez-vous boire la ciguë ?...

\*\*\*

C'était à la Sorbonne, — l'autre jour, — lorsque M. Tissoni prononçait sa remarquable conférence. M. Anatole France l'écoutait et avait l'air soucieux. Jusqu'à la sortie le distingué académicien donna des signes d'accablement ; mais voici que sur les marches de la Sorbonne un ami l'interrogea familièrement :

— Alors, cher maître, ça ne va donc plus ?

— Non, mon petit ! Je suis jaloux ! J'ai vu, ou plutôt j'ai entendu, ce qui me manque et me manquera toujours !

— ? ! !

— La belle voix de Tissoni, mon petit ! Ces accents mâles qui emplissaient l'amphithéâtre, ces inflexions mélodieuses qui vous empoignaient la foule ! Moi, je n'ai pas « de voix » ! Et qu'est-ce qu'un écrivain qui ne sait pas faire valoir sa prose !

Ayant dit, M. Bergeret s'en alla, fort chagrin. Espérons qu'en rentrant chez lui il n'aura point jeté au feu « la Rôtisserie de la Reine Pédauque ! »

\*\*\*

On craint un peu pour la raison de la charmante comtesse de...

Elle quitte son grand appartement du quartier des Champs-Élysées pour s'installer sur le quai Voltaire, comme Mlle Cécile Sorel et Mlle Clara Tambour.

Et, s'inspirant des appartements peints par Bakst pour la marquise C..., cabalistiques et ultra-terrestres ; par José-Maria Serth pour lady Saxons-Love, éléphantesques et d'or en fusion, ou peut-être simplement des boudoirs persans de Mlle S..., la charmante comtesse a fait exécuter, sur ses plans, des pièces « d'atmosphère », vertes, oranges, violettes.

Son petit chien en est crevé, enragé. N'importe, la comtesse a obtenu du propriétaire de faire peindre l'escalier en jaune.

Elle a écrit à la préfecture pour demander l'autorisation de vernir en laque chinoise les arbres du quai en face de son balcon.

Et l'on se bat à Verdun !

\*\*\*

Les étudiants de Londres ont offert leurs services aux agriculteurs des campagnes d'Angleterre pour la durée des vacances.

Voilà une excellente idée, une charmante façon de servir son pays.

Il est des travaux peu pénibles que les écoliers de France exécuteraient facilement : le sarclage, le binage, la cueillette des fruits, la vendange même.

L'idée a paru si pratique, en Angleterre, que le gouvernement a pris en main le registre des demandes des fermiers et des offres des jeunes gens.

Le gouvernement français ne pourrait-il prendre en main un semblable registre, puisque l'on a déploré, l'an dernier, la perte de tant de fruits, pommes et prunes, et que les vignerons du Midi ont dû abandonner leurs vignes aux grives ?

Peut-être les fermiers pourraient-ils, en échange, offrir des vacances gratuites aux petits travailleurs de Paris ?

\*\*\*

Il eut un fameux succès, sur le front d'Argonne, ce poilu qui, l'autre semaine, revint de permission avec un chargement peu banal.

Avant la guerre, marchand de produits pour la repousse des cheveux, il avait fermé boutique pour aller se battre. Revenu chez lui pour quelques jours, il vit les deux cents fioles d'élixir capillaire qui attendaient sur la planche et eut l'idée d'en faire plusieurs colis qu'il partagea entre les camarades de sa compagnie.

Il n'est que trop vrai que beaucoup de poilus perdent leurs cheveux. L'hygiène sommaire, les soucis, les fatigues, le casque... enfin l'élixir fut le bienvenu. Le capitaine et le commandant, particulièrement chauves, réclamèrent chacun le privilège de quatre fioles. Et ce fut un pittoresque spectacle que celui de tous ces braves impatients de se refaire une crinière de lion et humectant sans plus attendre leur cuir chevelu appauvri.

— C'est la première fois, constata un petit sergent loustic, que nous nous faisons des cheveux depuis le commencement de la guerre.

Le Veilleur.

## Méditations d'un optimiste

BILLET A M. ADOR

Monsieur,

Vous êtes président de la Croix-Rouge internationale, un ami de la France, un bienfaiteur de l'humanité et l'un des hommes les plus respectés qui soient dans toute l'Europe. Lorsque vous êtes arrivé à Paris, ces derniers jours, en mission du gouvernement suisse, tout le monde s'est empressé au-devant de vous, souhaitant satisfaire à vos moindres demandes.

Nous sera-t-il permis de vous dire quelle gêne fut la nôtre, lorsque nous apprîmes que ce que vous veniez demander à notre gouvernement et à tous les gouvernements alliés, ce n'était rien de moins que la faculté pour votre pays de ravitailler l'Allemagne avec les produits que les Alliés font pénétrer en Suisse pour le ravitaillement exclusif de vos nationaux.

Nous n'ignorons pas, monsieur, que la situation de la Suisse est difficile, que les Allemands vous menacent de vous priver, en dépit de leurs engagements, de produits qui sont indispensables à votre industrie nationale, que vous ne pouvez, hélas ! espérer sortir de ces difficultés que grâce à la complaisance des Alliés et que, en définitive, il y a plus de bon sens à compter sur notre bonne volonté que sur la justice de nos ennemis.

Nous savons tout cela. Mais nous savons aussi que toute possibilité donnée à l'Allemagne de prolonger la lutte coûtera la vie à des milliers de soldats, et nous sommes, malgré tout, un peu choqués qu'un pareil sacrifice nous soit demandé par un homme qui est, comme vous, l'un des plus illustres représentants de la Pitié dans le monde.

Sans doute, vous plaidez pour votre pays. Si les Alliés ne cèdent pas, il en résultera peut-être chez vous beaucoup de misère et vous entendrez accuser injustement de cette détresse la France, dont nous savons que vous l'aimez. Tout cela est patent, tout cela est certain. Et qui donc se permettrait de douter que, seuls, les motifs les plus honorables peuvent dicter votre conduite ?

Qu'est-ce donc qui nous heurte dans cette démarche que vous avez entreprise ? — Ceci d'abord : que vous ne la faites pas seul.

Entendez-vous : les hommes, qui sont, en même temps que vous, les plénipotentiaires de votre pays, sont sans conteste des hommes d'importance et fort dignes d'être considérés ; pourtant ce ne sont que des hommes d'affaires ou des hommes d'Etat. Avec eux, nos gouvernants eussent été libres de parler d'affaires seulement. Avec vous, ils ne le sont plus. Pour la clarté des explications, cela nous paraît dommageable.

Ce n'est au reste pas un secret que vos collègues avaient été désignés, même avant vous, pour traiter la difficile question qui vous préoccupe ; ce ne fut en quelque sorte qu'après coup et par une inspiration maligne de la dernière heure que votre gouvernement fédéral s'avisait que des Français sont sensibles au choix des hommes presque autant qu'au choix des raisons. On vous demanda alors de collaborer avec d'autres délégués. Vous êtes un bon Suisse, en même temps qu'un grand philanthrope. Vous n'avez pas cru devoir refuser et nous ne doutons pas que vous ayez eu raison. Mais convenez que vous nous avez mis délibérément dans un fâcheux embarras.

Comme il eût été simple pour nos hommes d'Etat de répondre à vos collègues — ceux qui ne sont aussi que des hommes d'Etat :

— Vous vous moquez. Nous sommes sans doute fort contristés que l'Allemagne ait vis-à-vis de vous des exigences auxquelles vous êtes hors d'état de satisfaire. Mais n'est-il pas extraordinaire et, pour tout dire, presque comique que ce soit à nous que vous veniez demander le moyen de céder à ses injonctions ?

Ils auraient ajouté sans doute, en se tournant vers quelqu'un de vos délégués :

— Au fait, vous connaissez le gouvernement de Berlin mieux que nous, car vous avez beaucoup négocié avec lui et vous vous êtes préoccupé plus qu'homme du monde de faciliter les rapports commerciaux de l'Allemagne et de votre pays. En conscience, pensez-vous que M. de Radovitz ira jusqu'au bout de ses menaces et — si nous osons dire — de son chantage ? L'Allemagne est fort préoccupée de sauvegarder les marchés neutres et de maintenir le taux de son change. Imaginez-vous sérieusement qu'elle va sacrifier tout cela pour le vain plaisir d'exécuter une menace, en somme sans objet, du jour où les Alliés ne vous concéderaient pas la faculté d'y céder ?

Voilà, monsieur, ce que les gouvernements alliés eussent été à l'aise pour répondre à M. Schmidheini, par exemple, qui est votre conseiller technique. Ce faisant, ils auraient parlé, tout à la fois, le langage de l'énergie et celui du bon sens.

Au lieu de cela et du fait de votre présence, ils vont être obligés de parler aussi le langage de l'attendrissement et celui de la reconnaissance.

En vérité, monsieur, cette pression n'est pas amicale,

Candida.

## LA SITUATION MILITAIRE

## De grands événements sont proches

A Verdun. -- Sur le front anglais. Un important succès italien

Devant Verdun, la lutte continue avec le caractère que nous signalions hier : les actions sont très vives, mais d'une ampleur limitée. A l'ouest de l'ouvrage de Thiaumont, une attaque allemande a été brisée, et nous avons encore gagné un peu de terrain au sud du fort de Vaux. Il est probable cependant que l'ennemi n'en restera pas là et tentera sous peu un plus grand effort. Mais cette fois la situation sera compliquée pour lui d'éléments nouveaux dont il lui faudra tenir compte.

\*\*\*

C'est un grand succès que nos alliés italiens viennent de remporter sur le plateau des Sept-Communes.

Leur contre-offensive, prononcée sur tout le



front compris entre l'Adige et la Brenta des les premiers jours de juin, avait réussi le 12 à re-

fouler l'ennemi à l'aile gauche, sur les pentes nord du massif de Coni-Zugna. Le 15, elle gagnait du terrain au centre, vers la vallée de la Posina. Le 17, une bataille très violente s'engageait à l'aile droite, sur le plateau des Sept-Communes, et permettait à nos alliés de progresser dans la haute vallée de la Frenzela, ainsi qu'au nord, dans le massif de la Marcesina.

Les jours suivants, cette progression était enrayée par des contre-attaques de l'ennemi. En revanche, à l'aile gauche, le massif du Pasubio était entièrement dégagé le 24 juin jusqu'à la haute vallée de la Posina.

Les persévérants efforts de nos alliés viennent de provoquer le retrait de toute la ligne ennemie sur le plateau des Sept-Communes. Au nord, descendant des hauteurs de la Marcesina, ils ont occupé le nord de routes du Mandrielle et reconquis le massif du mont Meletta. La place d'Asiago a été reprise, ainsi que, de part et d'autre, les villes de Gallio et de Cesuna. A l'extrémité méridionale du plateau, ils occupent le mont Cengio qui domine, de l'autre côté de la vallée de l'Asico, la place d'Assier. L'ennemi a perdu tous ses points d'appui sur le plateau des Sept-Communes, où sa retraite continue et aura sans doute pour conséquence l'abandon de la ligne de la Posina.

Il est clair que les Autrichiens, obligés d'envoyer tous leurs renforts sur le front oriental pour parer au désastre, sont désormais incapables de garder le terrain gagné en Italie par leur présomptueuse offensive. Ils doivent la regretter amèrement aujourd'hui, car il leur eût été relativement facile de rester sur la défensive de ce côté avec des effectifs réduits, au lieu que leur retraite en des régions aussi montagneuses entraînera pour eux, outre la honte de l'échec, des pertes inévitables.

Jean Villars.

## VICTOIRE ITALIENNE

Nos alliés reprennent Asiago et refoulent l'ennemi vers la frontière

Rome, 26 juin. — (Commandement suprême) :

L'ennemi, impuissant à triompher de nos défenses et sous la pression énergique de la poussée offensive exercée par nous depuis plusieurs jours, a dû commencer à se replier.

Le nœud de routes du Mandrielle, les positions du Castel-Gomberto et de Meletta, du mont Longara, de Gallia-Asiago, de Cesuna et de Monte-Cengio ont été reconquis par nous.

Notre avance continue avec vigueur, talonnant l'ennemi.

L'enthousiasme à Rome

Rome, 26 juin. — Les journaux, parus en éditions extraordinaires, sont lus avec avidité. Ils publient le bulletin de guerre du matin annonçant la victoire italienne du plateau de Sette-Comuni.

Le *Messaggero* dit : « Le communiqué du général Cadorna n'a pas besoin de commentaires. Il parle le grand langage de l'histoire qui arrive directement au cœur des hommes et des nations. Nos troupes sont merveilleuses. Après avoir arrêté la formidable offensive ennemie, elles ont commencé la contre-offensive qui triomphe aujourd'hui. Saluons la bravoure de nos frères qui repoussent l'ennemi des confins de la patrie. Vive l'Italie ! Vive l'armée ! »

Un raid de torpilleurs italiens dans le port de Pirano

Rome, 26 juin. — Une note officielle annonce que dans le but d'effectuer une reconnaissance quelques-uns de nos torpilleurs se sont approchés la nuit dernière de Pirano et l'un d'entre eux est entré dans le port. Après qu'ils eurent effectué leur reconnaissance, les torpilleurs furent soumis au feu violent de l'artillerie disposée sur la partie haute de la ville. Les torpilleurs répondirent se bornant à diriger leur feu dans la seule direction d'où provenaient les coups.

Nos torpilleurs rentrèrent indemnes.

[Pirano est à la pointe est du golfe de Trieste et à 30 kilomètres de cette ville.]

## L'ACTIVITÉ sur le front britannique

Lutte acharnée autour d'Ypres

AMSTERDAM, 26 juin. — L'évidence de l'acharnement de la lutte autour d'Ypres est démontrée par le fait que tous les grands hôtels de Gand sont encombrés de blessés allemands.

Le communiqué officiel du 26

LONDRES, 26 juin. — Hier soir, après un court bombardement, l'ennemi a tenté un raid sur nos



GÉNÉRAL DOUGLAS HAIG

commandant en chef des forces anglaises

tranchées au nord-est de Loos. Il a été repoussé, laissant trois morts sur le parapet.

Au nord de la rivière de la Douve, de travailleurs

ont essayer de cisailier nos fils de fer ; ils ont été repoussés, laissant deux morts.

Aujourd'hui, notre artillerie a continué avec activité son action sur tout le front.

Il y a eu des duels d'artillerie sur plusieurs points et un bombardement violent près de Neuville-Saint-Vaast, au sud de Vally, et au nord de la route d'Ypres à Menin.

Vers le bois de Thieprel et à Hamel, l'ennemi a bombardé violemment avec des mortiers de tranchées et de l'artillerie.

Près d'Hulluch, nous avons détruit un mortier de tranchées.

Depuis hier soir, l'ennemi a fait exploser quatre mines : deux en face d'Hulluch, une au sud de la route de Béthune à La Bassée et une au nord de Neuve-Chapelle. Ces mines n'ont pas causé de pertes.

Dans l'après-midi, nous avons détruit cinq batons saucisses.

M. Briand au quartier général anglais

M. Aristide Briand, président du Conseil, est rentré hier matin à Paris, revenant de l'armée anglaise.

Il a passé les journées de samedi et de dimanche à l'armée britannique en compagnie du général Douglas Haig.

Le chef d'état-major de l'armée anglaise chez le roi.

LONDRES, 26 juin. — Le général sir William Robertson, chef d'état-major de l'armée impériale, a été reçu, hier soir, par le roi, au palais de Buckingham.

### Avant de se rendre sur le front russe le kaiser a tenu à visiter les défenses allemandes en Belgique

LONDRES, 26 juin. — Le journal belge *la Métropole* annonce que le kaiser a inspecté les fortifications de Liège, la semaine dernière, et qu'il s'est intéressé particulièrement aux défenses du fort de Pontisse, rendu célèbre par le rôle important qu'il a joué dans les premiers jours de la guerre actuelle.

Le correspondant du *Daily Express* à la Haye dit savoir de source sûre que l'empereur allemand a traversé Namur mercredi dernier dans la soirée. Il a passé la nuit à Verviers et a continué jeudi son voyage en automobile vers l'Allemagne, se rendant, dit-on, sur le front russe.

Le plus grand secret est gardé sur les raisons de ce voyage qui était inattendu et a causé une grande surprise parmi les garnisons allemandes de Belgique. L'empereur venait du grand quartier général près de Mézières, où il a eu plusieurs entrevues avec le kronprinz, le prince héritier de Bavière et le duc de Wurtemberg.

On a l'impression que des décisions prises au cours de ces entrevues ont été changées par les informations qui venant de Russie ont déterminé le départ précipité de l'empereur.

### Démission d'un ministre anglais

LONDRES, 26 juin. — Lord Selborne, ministre de l'Agriculture, a donné sa démission.

Cette décision serait due à un désaccord entre lui et le reste du cabinet sur le règlement de la question d'Irlande.



LORD SELBORNE

On se rappelle que le duc de Selborne fut un des plus ardents adversaires du service militaire obligatoire. Il était entré dans le cabinet l'an dernier lors de la constitution du ministère de coalition. Sa démission paraît annoncer de nouvelles difficultés pour le ministère Asquith sur la question du règlement du Home Rule.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Lundi 26 Juin (695<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — En Argonne, une tentative de l'ennemi, dirigée sur un de nos petits postes à la Fille-Morte, a été repoussée à coups de grenades.

Sur la rive gauche de la Meuse, duel d'artillerie particulièrement vif dans la région du Mort-Homme.

Sur la rive droite, une attaque allemande, prononcée cette nuit sur nos positions à l'ouest de l'ouvrage de Thiaumont, a complètement échoué sous nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie. Au cours d'une opération locale, entre le bois du Fumin et le Chenois, nous avons enlevé quelques éléments de tranchées ennemies. Dans les autres secteurs, on ne signale que des actions d'artillerie.

Nuit calme sur le reste du front.

**VINGT-TROIS HEURES.** — En Champagne, notre artillerie a bouleversé les organisations ennemies au nord de Ville-sur-Tourbe. Sur le front nord de Verdun, aucune action d'infanterie au cours de la journée. Le bombardement a diminué d'intensité sur les deux rives de la Meuse. Toutefois dans la région de la cote 304 la lutte d'artillerie s'est maintenue très vive.

Dans les Vosges, les tirs de nos batteries sur les positions allemandes à l'est de la Chapelle ont provoqué l'explosion de deux dépôts de munitions.

Rien à signaler sur le reste du front.

### Les opérations du 18 au 24 juin dans la région nord de Verdun

(OFFICIEL)

Du 18 au 22 juin, actions locales d'infanterie au Mort-Homme où nous repoussons des attaques sur les tranchées enlevées le 15 juin.

Très sérieuse action d'artillerie à partir du 20 juin sur tout le front nord-ouest depuis les abords de la cote 324, nord de Froide-Terre jusqu'à vers Moulinville.

Le 21, l'ennemi dirige d'importantes attaques entre le ravin sud du bois de la Caillette et la batterie de Damloup : les deux premières sont repoussées ; la troisième qui réussit à progresser quelque peu dans le bois au sud-ouest du fort de Vaux en est rejetée en partie par nos contre-attaques dans la journée du 22.

Le bombardement prend un caractère de violence inouïe, une centaine de batteries allemandes sont repérées par nos observateurs. Le 23, la bataille reprend sur tout le front depuis les abords de la cote 324 (nord de Froide-Terre) jusqu'à la batterie de Damloup. L'ennemi porte son principal effort sur la région Froide-Terre-Fleury-devant-Damloup.

En fin de journée, il réussit à rester maître de l'ouvrage de Thiaumont, est rejeté du village de Fleury-devant-Damloup aux abords duquel il était parvenu, est refoulé dans le bois au sud-ouest du fort de Vaux où nous réoccupons les tranchées enlevées dans la nuit du 24 au 22.

Le 24, l'ennemi parvient à pénétrer dans le village de Fleury dont nous tenons la plus grande partie.

Nouvelles troupes identifiées : deux divisions prélevées sur d'autres points du front.

### SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

SALONIQUE, 26 juin. — Aujourd'hui d'assez forts engagements ont eu lieu à Loumitza, et la région du lac Darzan a été bombardée.

Hier le bombardement a repris vigoureusement du côté de Poroj. Plus de cinq cents obus ont été tirés. Il s'est continué moins intense aujourd'hui.

Le quartier général dément une information du *Scrip* au sujet d'un prétendu combat à Kiklia. Aucune rencontre ne s'est produite dans cette localité ni aux environs.

### M. Pachitch chez M. Briand

Le président du conseil a reçu hier matin M. Pachitch, président du conseil des ministres de Serbie, qui revient de Russie et d'Angleterre.

## Le gouvernement américain envoie une nouvelle note au général Carranza

WASHINGTON, 26 juin. — Hier dimanche, après une conférence entre le président Wilson et M. Lansing, une note a été envoyée au Mexique.

Cette note demande la mise en liberté immédiate des soldats faits prisonniers à Carrizal. Elle déclare que les États-Unis attendent du Mexique qu'il explique le plus rapidement possible la ligne de conduite qu'il entend tenir à la suite de sa note aux États-Unis.

Car, aux ordres mexicains interdisant aux troupes américaines d'avancer dans toute autre direction que le nord-est, les États-Unis ne peuvent trouver qu'une signification : « L'aveu formel d'un acte délibérément hostile aux forces américaines actuellement au Mexique et le projet de les attaquer sans provocation des qu'elles avanceront, poursuivant la mission pour laquelle elles ont été envoyées là-bas, quoique cette mission n'ait pour but que d'aider le gouvernement mexicain à se protéger contre des bandes rebelles. »

New-York, 26 juin. — M. Wilson a conféré hier avec les présidents du Sénat et de la Chambre. Le président du comité des Affaires étrangères a déclaré que la guerre est virtuellement certaine.

Quoique le représentant du Mexique dise que le général Carranza accepte le principe d'une médiation des Républiques sud-américaines, il est très significatif qu'aucune mention de médiation n'ait été faite durant les conférences d'hier soir avec le président et que la milice ait reçu l'ordre de se diriger immédiatement vers la frontière.

## Les précautions militaires de la Roumanie

ZURICH, 26 juin. — Selon la *Deutsche Tageszeitung*, un conseil de la couronne a eu lieu vendredi dernier, au palais royal de Bucarest.

La mobilisation du 4<sup>e</sup> corps d'armée a été décidée ; les officiers qui appartiennent à ce corps ont déjà reçu l'ordre de rejoindre leur régiment.

Le 4<sup>e</sup> corps d'armée est celui de Jassy, au nord de la province de Moldavie, à 85 kilomètres de la frontière russe. D'autre part, il faut noter que l'époque des récoltes approchant, des troupes ont été licenciées et ont reçu un congé de trois mois. La frontière roumano-hongroise est complètement dépourvue de soldats. Les Austro-Hongrois ont laissé seulement des douaniers qui sont d'ailleurs fort occupés par le passage ininterrompu de bétail, de pétrole et de céréales pour les empires centraux.

Promotion d'officiers

BUCAREST, 26 juin. — Sur la proposition du ministre de la Guerre, un décret nomme au grade de sous-lieutenant, pour compter à dater d'aujourd'hui, tous les élèves des écoles militaires qui avaient été détachés avec le grade de sous-officier dans des différents corps de troupes.

Le gouvernement prend des mesures pour éviter la disette

BUCAREST, 26 juin. — L'enlèvement des céréales acquises par les Austro-Allemands à la suite du contrat signé au mois d'avril et portant sur une quantité totale de 140.000 wagons s'effectue rapidement. Les wagons allemands arrivent par convois considérables et l'on estime que près de 50.000 wagons ont déjà pris le chemin de l'Allemagne. Une dizaine de mille seront sans doute expédiés d'ici la fin du mois.

Mais de nombreux propriétaires et syndicats agricoles ayant livré aux exportateurs des quantités de leurs céréales supérieures à celles qu'ils avaient reçu l'autorisation d'exporter, il s'ensuit que plusieurs régions manquent de la farine et du maïs nécessaires à leur consommation.

Le gouvernement vient, en vue d'éviter la possibilité du renouvellement, en ce qui concerne la prochaine récolte, des mêmes manœuvres, de prendre de strictes mesures de surveillance et de contrôle. La déclaration de la récolte sera sans doute rendue obligatoire.

La contrebande a pris en Roumanie des proportions considérables ; toutes les denrées prennent le chemin de la Hongrie.

Après avoir consenti à l'exportation du bétail, le gouvernement roumain se voit dans l'obligation d'envisager l'introduction de cartes de viande.

La rareté des vivres devient énorme. Les pluies récentes ont endommagé gravement les récoltes, et lorsque seront livrés aux Anglais les 80.000 wagons de céréales déjà achetés il paraît probable que le pays restera sans farine.

**ÉLIXIR COMBIER**

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

PROPOS D'UN INCONNU

## Choses d'Allemagne L'ÉTRANGE PROPOS DU GRAND AMIRAL DE KÖSTER

## "SIMPLICISSIMUS"

*Simplicissimus!*... Ce nom évoque nos souvenirs d'avant-guerre... *Simplicissimus*, la célèbre revue humoristique de Munich, répandue à profusion dans le monde, véhicule de social-démocratie où l'on a vu les dessins les plus antimilitaristes qui aient été dessinés, et les plus antimpérialistes aussi; *Simplicissimus*, où la mère Germania passait souvent de mauvais quarts d'heure, où l'on faisait volontiers risette à Marianne, et dont les collaborateurs venaient souventes fois à Paris et nous disaient: « L'Allemagne est un pays d'industriels et d'artistes surréalistes; il n'y a qu'en Allemagne qu'un journal comme le nôtre peut paraître »; *Simplicissimus* qui semblait représenter l'opinion de l'élite officielle de l'Allemagne, en sorte que nos benêts, qui voudraient maintenant diriger les affaires de la France, gobaient alors toutes les mouches plus ou moins charbonneuses de ces humoristes supérieurement embrigadés; *Simplicissimus*, depuis la guerre, est un document unique de la double face germanique.

Au fond, c'était une bonne malice cousue de fil blanc que cette feuille de propagande mondiale rédigée en vue de tromper les voisins sur la mentalité réelle allemande. M. Laskine, qui connaît la social-démocratie comme pas un, aurait sans aucun doute de curieuses révélations à nous faire sur la façon dont *Simplicissimus* a agi depuis douze ans, et sur sa mobilisation immédiate au jour de la guerre. Quoi qu'il en soit, le célèbre journal munichois est actuellement un baromètre assez exact des intentions de nos ennemis.

J'ai là, sous les yeux, un des tout récents numéros qui contient un dessin si inattendu que les bras m'en sont tombés!... Ce dessin représente une foule d'hommes à casquettes, dont l'un arrache un drapeau allemand d'une fenêtre. La légende dit: « On voit que l'Allemagne n'a pas donné de pourboires depuis longtemps aux larbins inoccupés. » C'est une allusion directe aux manifestations antiallemandes de Lausanne.

Vous pourriez croire à une maladresse, à une formidable gaffe de la propagande si organisée de nos ennemis. A vrai dire, je n'en crois rien. Ils savent parfaitement ce qu'ils font quand ils profèrent cette grossière menace à l'égard des Suisses. La vérité est plus simple, et pourquoi ne pas la dire? Il se passe ceci, à savoir qu'il se forme en Allemagne, ou plutôt qu'il existe depuis longtemps là-bas, un parti qui revendique les terrains suisses de langue allemande. Ce parti réclame dès maintenant l'envahissement du territoire suisse, pour permettre une poussée plus au sud contre le front français et déclarer ensuite qu'il s'y trouve de nouvelles portes de sécurité. Jamais la presse allemande n'a osé aborder cette odieuse question au grand jour, mais *Simplicissimus* vient d'être prié de lancer le premier ballon d'essai, pour former l'opinion, sous la forme anodine de la caricature. Méfions-nous des moindres blagues allemandes...

L'Inconnu.

A L'ASSOCIATION DE LA FLOTTE ALLEMANDE

A la dernière assemblée générale de l'Association de la flotte allemande, qui s'est tenue à Berlin il y a huit jours, il a été prononcé des paroles singulières. D'après la *Gazette de Francfort*, qui les résume, le grand-amiral de Köster, président de la ligue, se serait exprimé de la manière suivante:

La conception du *Mittel Europa* ne marque qu'une partie de nos tâches. Elle doit être complétée par l'idée d'une politique économique d'outre-mer, et il faut que cette idée se répande toujours davantage. Les Allemands étaient coupés de la haute-mer. Le grand-amiral espère qu'à l'avenir ce barrage sera aboli par la création de puissantes escadres pour l'extérieur, par des points d'appui bien aménagés, et par la fondation d'une alliance avec un Etat situé sur les côtes de l'Océan.

Quel peut être l'Etat auquel l'amiral de Köster a fait cette allusion mystérieuse? Les pays qui, à travers le monde, répondent à la définition ne sont pas si nombreux. Il ne peut pas s'agir de l'Angleterre, bien entendu, puisque c'est contre elle que l'Allemagne doit se préparer. Le président du *Flottenverein* a-t-il fait allusion aux Etats-Unis? On pourrait le penser si les milieux auxquels l'amiral appartient n'étaient les plus ardents à exciter la guerre sous-marine et à blâmer le chancelier de la timidité qu'il montre en face du président Wilson. Sans compter le principe laissé au peuple américain par Washington et d'après lequel les Etats-Unis ne doivent se laisser engager dans aucune alliance européenne. Il ne peut s'agir non plus de l'Espagne ni du Portugal, pour d'autres raisons qui sautent aux yeux. Par conséquent, d'élimination en élimination, on arrive à constater qu'il ne reste que la France. Parfaitement: le grand-amiral de Köster — et il n'est pas seul de son espèce — considère que ce n'est pas une hypothèse exclue de voir, après la guerre, une alliance franco-allemande se nouer.

La politique de l'Allemagne vis-à-vis de la France, jusqu'au 2 août 1914, était bien claire. Elle reposait déjà sur le dilemme: la guerre ou l'accord. C'était un système de douche écossaise où la flatterie alternait avec les brutalités. L'Allemagne avait entrepris de faire de la France un de ses satellites, un de ses instruments, et elle exécutait des variations sur l'air: « Si je t'aime, prends garde à toi. » L'Allemagne nous a fait la guerre parce qu'elle ne pouvait pas obtenir notre capitulation.

Un Allemand célèbre a dit que la guerre était la politique continuée par d'autres moyens. C'est pourquoi l'amiral de Köster ne désespère pas que l'Allemagne obtienne par la violence ce qu'elle n'a pu obtenir autrement. Idée absurde, projet insensé, dira-t-on. Les Allemands s'imaginent donc que les Français oublieront 1914, eux qui n'avaient pas oublié 1870? Mais oui, ils se l'imaginent parce qu'ils sont entêtés

et puis parce que, pour eux, la guerre est l'unique procédé qui serve à acquérir ce que la politique n'a pu procurer.

L'absurdité même des paroles qui viennent d'être prononcées au *Flottenverein* doit nous instruire. Elle nous montre que ni l'esprit ni la volonté des Allemands n'ont varié et qu'ils sont tout prêts à continuer demain ce qu'ils ont fait hier. Nous nous tromperions dangereusement sur l'avenir si nous croyions que les événements ont pu changer leur méthode ou leurs desseins. Ils resteront les mêmes, ils seront peut-être pires tant qu'ils n'auront pas été battus.

Jacques Bainville.

## UNE ELECTION SIGNIFICATIVE

## Les Allemands ont assez de la guerre

AMSTERDAM, 26 juin. — Une dépêche d'Amsterdam annonce qu'il est de plus en plus évident que le peuple allemand est fatigué de la guerre.

Le fait suivant le prouve encore: Hermann Müller, un socialiste disciple de Liebknecht vient d'être élu comme candidat social-démocrate à Reibach-Neurade (Breslau), battant le candidat conservateur à une majorité écrasante. (N.-Y. H.)

## A nos lecteurs

Depuis plusieurs mois beaucoup de nos lecteurs nous demandent si, la guerre se prolongeant au-delà de toutes prévisions, nous allons maintenant jusqu'à la fin des hostilités ce petit format qu'ils trouvent, nous disent-ils, incommode et trop réduit.

« Ce format de guerre, écrivent-ils, nous avons pu le consentir, et même certains d'entre nous ont pu le conseiller au début de la guerre, lorsque tout le monde pensait qu'elle ne pouvait durer que quelques mois. Et il nous paraissait agréable d'avoir, pour une période relativement courte, sous forme d'album, ce quotidien illustré de la guerre, seul journal de cette espèce.

« Mais voici, ajoutent-ils, que la seconde année de la guerre va s'achever sans que rien puisse faire apparaître la fin très prochaine. »

Et nos correspondants se demandent et nous demandent s'il ne conviendrait pas de mettre un terme à ce provisoire d'une longueur inattendue et d'en revenir le plus tôt possible à l'habituel format des journaux.

« Ces mois derniers, nous exposent-ils, le nombre de vos pages s'est beaucoup accru, et tout en nous déclarant très heureux de recevoir ainsi un journal bien plus complet, varié et vivant, on il y a tant à regarder et à lire, nous jugeons incommode d'avoir à feuilleter de si nombreuses petites pages pour trouver les rubriques et les informations dont nous avons besoin tout d'abord.

« Si méthodiquement et clairement que soit fait « Excelsior », notre besoin, très français, d'ordre et de clarté nous fait désirer mieux apercevoir d'un coup d'œil d'ensemble, en moins de pages, la totalité du journal et nous rendre compte plus aisément de tout ce que chaque matin il nous apporte.

« Nous souhaitons qu'il continue à nous offrir autant d'illustrations intéressantes à regarder, autant d'articles et d'informations à lire qu'il nous a donné l'habitude d'en avoir. Mais il nous serait agréable d'avoir à tourner moins de pages pour découvrir ce qui nous intéresse. »

Comme, depuis quelques semaines, ces observations se sont multipliées, nous ne croyons plus pouvoir faire autrement que de les soumettre à nos lecteurs.

C'est eux-mêmes que nous laissons juges de cette délicate question.

Et, n'ayant que le souci de leur donner satisfaction aussi complète que possible, nous leur demandons de nous dire s'ils s'associent à ce mouvement, s'ils ont hâte de voir, sans attendre la fin de la guerre, « Excelsior » redevenir un vrai journal, au lieu de prolonger jusqu'à la Victoire le régime de guerre auquel, par nécessité, il s'était astreint.

Que nos lecteurs parlent! Nous sommes à leurs ordres.

Tout ce que nous pouvons ajouter c'est que, quoi qu'ils décident, nous sommes en mesure de réaliser leur désir.

EXCELSIOR.

## UN DUEL EN ITALIE



M. SCHIANZER, ancien ministre et ami particulier de M. GIOLITTI, s'est rencontré avant-hier à Milan avec le professeur PANTALEONI qui lui avait reproché d'être d'origine autrichienne. M. PANTALEONI a été blessé au bras. (A droite, M. SCHIANZER; à gauche, M. PANTALEONI. Le combat est dirigé par M. MUSDACI, maître d'armes.)

## AVEC LES ANGLAIS EN MÉSOPOTAMIE

SENTINELLE INDIENNE GARDANT UN CAMP DE PRISONNIERS TURCS



UN SOLDAT ANGLAIS EMPORTE UN PETIT ENFANT QUI FAILLIT ÊTRE VICTIME DE LA CRUE DU TIGRE

Les opérations britanniques en Mésopotamie, qui avaient été interrompues par la crue du Tigre, subissent un nouveau temps d'arrêt du fait des chaudes températures actuelles. Après la prise de Kut-el-Amara, les Turcs, à diverses reprises, ont essayé une offensive avec de grandes forces dans la direction de Bagdad. Leur intention, qui semblait être de chasser nos alliés de la « Porte d'entrée de la Mésopotamie », a pitusement échoué.

# DERNIÈRE HEURE

## DE DVINSK AU DNIESTER toutes les attaques allemandes sont repoussées

*A l'ouest de Kimpolung les Russes approchent des cols de Transylvanie*

PÉTROGRAD, 26 juin. — Communiqué du grand état-major :

Dans plusieurs secteurs des positions de Jacobs-tadt et Dvinsk, le feu de l'artillerie est intense.

Dans la région à l'est du bourg de Goroditschie et au nord de Baranovitchi, dans la nuit du 25 juin, après un violent bombardement de nos tranchées, près de la métairie de Brodoff, l'ennemi a pris l'offensive ; il a été repoussé.

En même temps, sur la chaussée de Sloutzk, un parti ennemi a tenté de s'approcher de nos tranchées de Sokra ; il a été rejeté par notre feu.

Dans la région au nord-est du lac de Vugonorskoie, hier matin, les Allemands ont pris l'offensive contre une ferme sise à cinq verstes au sud-ouest du bourg de Lipsk ; ils ont été repoussés.

A midi, l'adversaire a repris l'offensive sur ce point, mais sur un front plus vaste et sous la protection des tirs d'artilleries lourde et légère.

Hier matin, deux aviateurs, le sous-lieutenant Erashoff et le sous-officier Vladimiroff, ont péri d'une mort héroïque.

Sur le Stur, dans la région de Kolki jusqu'à Sokout, les Allemands continuent à bombarder nos tranchées avec de grosses pièces et, par endroits, ils engagent des offensives locales que nous repoussons partout avec succès.

Les attaques répétées à formations massives dans la région de Linerka vers Stokhod ont été repoussées par notre feu ; dans une de ces actions, une de nos compagnies a poursuivi l'ennemi sur un parcours d'une demi-verste et a fait prisonniers 45 Allemands avec un officier.

Dans la direction de Loutzk et plus au sud, la situation est sans changement ; nous avons repoussé une attaque partielle de l'adversaire sur Safourtyz.

Dans les méandres du Dniester, au sud de Boutchatcha, les cosaques du Don, tout en combattant, ont traversé le fleuve près de Snovidoune, puis enluttant les éléments d'avant-garde de l'ennemi, ils ont occupé les villages de Siekarfinin et de Petrouvé. Ils ont fait prisonniers 5 officiers et 350 soldats.

Dans la région de Kimpolung, notre cavalerie a occupé, à la suite d'un combat, une position ennemie près de Pozoritt, à 8 ou 10 verstes à l'ouest de Kimpolung.

Selon les rapports complémentaires, sur la voie ferrée de Gouraboumora à Raschka, au nord-ouest de Gouraboumora, nous avons pris dans les gares de Molit et de Frumes de grands approvisionnements de bois et 31 wagons abandonnés par l'ennemi. Ainsi, en progressant dans la direction du sud, nous nous sommes approchés des cols des routes conduisant en Transylvanie.

Nous avons repoussé, par notre feu et, par endroits, à coups de grenades à main, les attaques de nuit des Turcs dans le secteur de Trébizonde et dans les régions de Platana et de Dirizlin.

### FRONT DU CAUCASE

Sur la rive droite de l'Euphrate, les Turcs, au point du jour, ont pris l'offensive et enlevé une hauteur dans la région du village de Nourik, mais vers midi nous les en avons délogés.

Dans la Mésopotamie septentrionale, l'ennemi, après une préparation d'artillerie, avait pris l'offensive sur Revandous et enlevé d'abord un secteur de notre position, mais il a été ensuite rejeté par une contre-attaque à la baïonnette, laissant devant nos ouvrages des tués et des blessés.

Dans la direction de Bagdad, l'offensive des Turcs est facilement entravée par nos troupes qui infligent à l'ennemi des pertes importantes.

### La défense de Brody

PÉTROGRAD, 26 juin. — Les provinces de Bessarabie et de Podolie sont complètement évacuées par les forces ennemies.

Avec l'occupation de Kimpolung par l'aile gauche de l'armée du sud, les Russes acquièrent une solidité inébranlable.

Pour la défense de Brody, les Autrichiens construisent une puissante barrière défensive encadrant la ville et présentant un énorme et inextricable enchevêtrement de fils de fer barbelés, d'ouvrages en béton et d'abris en acier.

Des centaines de canons défendent la ville. Néanmoins les Autrichiens ne sont pas trop con-

dants dans cette organisation et ne cessent d'évacuer Brody.

### La défense de Lemberg

BUCAREST, 23 juin. (Retardée dans la transmission). — L'Universel apprend que deux bataillons du 8<sup>e</sup> régiment de pionniers sont partis de Szeged pour Lemberg le 20 juin.

Le 8<sup>e</sup> régiment de réserve d'artillerie lourde avec vingt-quatre canons de gros calibre et six pièces de 305 mm. est également parti pour Lemberg.

BUCAREST, 23 juin. (Retardée dans la transmission). — L'Universel annonce que les Hongrois ont entrepris des travaux de fortification à Temesvár.

### Des renforts allemands sont amenés en hâte sur le front oriental

LONDRES, 26 juin. — Le correspondant du Times au front russe, M. Stanley Washburn, rapporte que le 10<sup>e</sup> corps prussien est arrivé sur le front oriental ; de même le 5<sup>e</sup> corps bavarois.

Les Russes ont trouvé sur un officier autrichien un carnet signalant le fait que les Allemands avaient réussi à transporter en six jours deux divisions à Kovel.

Les tranchées autrichiennes prises d'assaut par les Russes, étaient, d'après le témoignage de M. Washburn qui les a visitées récemment, des lignes de défense extrêmement fortes. Le front était constitué par cinq ou six séries de réseaux de fils de fer barbelés ; les tranchées de première ligne étaient flanquées de redoutes et de forlins garnis de mitrailleuses.

Les Autrichiens défendirent leur front avec acharnement : 4.000 cadavres autrichiens furent laissés sur une distance de quelques verstes. Le bombardement russe fut moyen, car sa durée ne dépassa nulle part trente heures et, sur certains points, douze heures seulement.

M. Washburn estime que les Allemands feront les plus grands efforts pour empêcher la prise de Kovel ; la prise par les Russes de ce centre de voies ferrées menacerait les communications entre les armées allemandes et autrichiennes et nécessiterait tout un recul du front allemand dans le Nord.

### LA PIRATERIE ALLEMANDE

LONDRES, 26 juin. — On mande de Lowestoft au Lloyd que le vapeur *Astrolager* a été coulé. Huit hommes de l'équipage ont été débarqués. On craint que le reste ne soit noyé.

BARCELONE, 26 juin. — Un sous-marin a coulé la nuit dernière le vapeur anglais *Cardiff*.

Le capitaine et vingt-deux hommes d'équipage ont débarqué en matin.

### En rade de Durazzo des navires italiens coulent deux vapeurs

ROME, 26 juin. — Dans la soirée du 25 juin, des unités italiennes ont pénétré dans la partie protégée de la rade de Durazzo et ont coulé deux vapeurs, un de cinq mille tonnes, l'autre de trois mille, chargés d'armes et de munitions.

Malgré un vil feu de l'adversaire, les unités italiennes sont rentrées à leur base avec leur personnel indemne.

### LE CONFLIT MEXICO-AMÉRICAIN

Les troupes de Villa se joignent à celles de Carranza

WASHINGTON, 26 juin. — D'après des dépêches qui viennent d'arriver de Mexico, les soldats du général Villa rejoignent actuellement les troupes carranzistes, bien décidés à combattre avec elles et résister aux Etats-Unis, considérés comme un ennemi commun. (Information.)

### Communiqué belge

Lutte d'artillerie assez vive dans le secteur au sud-est de Nieuport, ainsi que vers Dirmude et Steenstraete. Lutte à coups de bombes dans la région de Steenstraete.

## L'offensive italienne se poursuit avec vigueur sur tout le front

ROME, 26 juin. — (Commandement suprême) :

Succédant à une intense et efficace action de notre artillerie dans la journée du 24 juin, notre infanterie a fait, hier, une marche en avant énergique depuis le Vallarsa jusqu'au plateau des Sette-Comuni.

En présence de notre attitude résolue et agressive, l'ennemi s'est replié rapidement, tout en opposant sur les points les plus favorables une résistance que notre action impétueuse a partout surmontée. Dans le Vallarsa, nous avons conquis Raossi et les pentes au sud-ouest du mont Lemerle solidement fortifiées par l'adversaire.

L'ennemi a fait sauter le pont de Furi et a incendié Aste, Santanna et Staineri.

Sur le front de Posina-Astiro, après avoir repoussé de petites attaques à l'entrée des vallées de Monte-Prache, nos détachements ont commencé une marche en avant vers le fond de la vallée de Posina. Les plus grands progrès ont été effectués à l'aile droite, où nos troupes ont occupé la position du mont Pria-Fora, et poussé des détachements vers les premières maisons d'Astiro.

Sur le plateau des Sette-Comuni, le sud-ouest de la ligne Mont-Longara-Gallio-Astiago-Cesuna, est désormais en notre solide possession. Nous avons occupé les pentes septentrionales des monts Busibello, Belmonte, Panocciu, Barco et Cengio ; au nord-est, nous avons pris le mont Cimone, le mont Castellaro et le mont delle Contese (à l'ouest de la Cima della Caldiera).

Le long de tout le front, nous avons franchi des retranchements pleins de cadavres ennemis, une grande quantité d'armes, de vivres, de munitions et de matériel abandonnés par l'adversaire en déroute.

L'action continue avec vigueur.

En Carnie et sur l'Isonzo, activité des deux artilleries, particulièrement intense dans le Haut-But où nous avons bouleversé les lignes ennemies et causé des explosions et des incendies.

Des avions ennemis ont fait tomber quelques bombes aux environs d'Ala et sur Padoue, Fontana, Primolano et Grigno. Il n'y a eu aucune victime ni aucun dommage.

Nos avions ont bombardé les parcs ennemis du mont Raver (sud-est de Caldonazzo), la gare d'Oberdranburg et les dépôts de Dellach (vallée de Drava), causant partout de vastes incendies. Ils sont rentrés indemnes.

### APRES LA REVOLTE IRLANDAISE

## Casement devant ses juges

LONDRES, 26 juin. — Le procès de sir Roger Casement et de son coaccusé, le soldat Bayley, a commencé ce matin à 10 h. 15 devant le lord Chief Justice d'Angleterre.

Les tribunes et les galeries sont absolument comblées des leur ouverture. Aussitôt que les juges sont assis à leur place, l'huissier appelle à haute voix : « Procès de la Couronne contre Casement ». Le prisonnier fait aussitôt son apparition entre deux gardes. Il est mis avec recherche et s'assied en souriant au banc des accusés.

Après lecture de l'acte d'accusation, sir Roger Casement est prié de présenter sa défense. Il répond qu'il plaidera non coupable, d'une voix très ferme.

L'avocat général, prenant alors la parole, s'adresse au jury en ces termes :

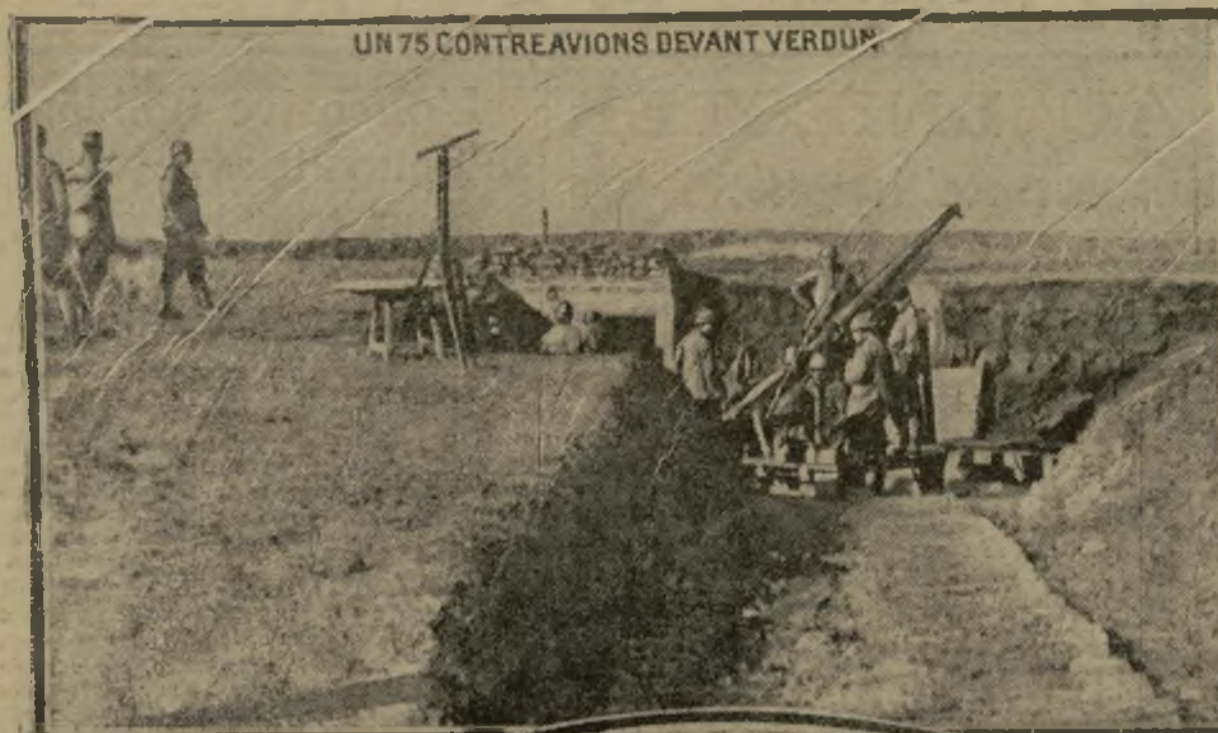
Vous vous souviendrez, messieurs, que le prisonnier est accusé du crime le plus vil, du crime de s'être rangé aux côtés des ennemis du roi et d'avoir tenté d'anéantir les soldats au service du roi à forfaiture à leur serment. Vous aurez également à considérer le point de savoir si le crime du prisonnier n'a pas encore été aggravé du fait qu'il occupa en certain moment une position officielle dans l'administration du Royaume-Uni.

L'avocat général rappelle ensuite la carrière de Casement.

L'avocat général termine en disant que le prisonnier, poussé par une haine aveugle contre son pays, a joué une partie désespérée et a perdu. Il doit maintenant payer.

Plusieurs soldats irlandais rentrés de captivité déposeront contre l'accusé, décrivant ses visites aux camps des prisonniers, ses offres aux soldats irlandais et la manière dont elles furent reçues. Les débats furent alors ajournés.

# LA TÉNACITÉ FRANÇAISE RÉPOND GLORIEUSEMENT A L'ASSAUT DE L'ENNEMI, SOUS VERDUN



UN 75 CONTRE-AVIONS DEVANT VERDUN



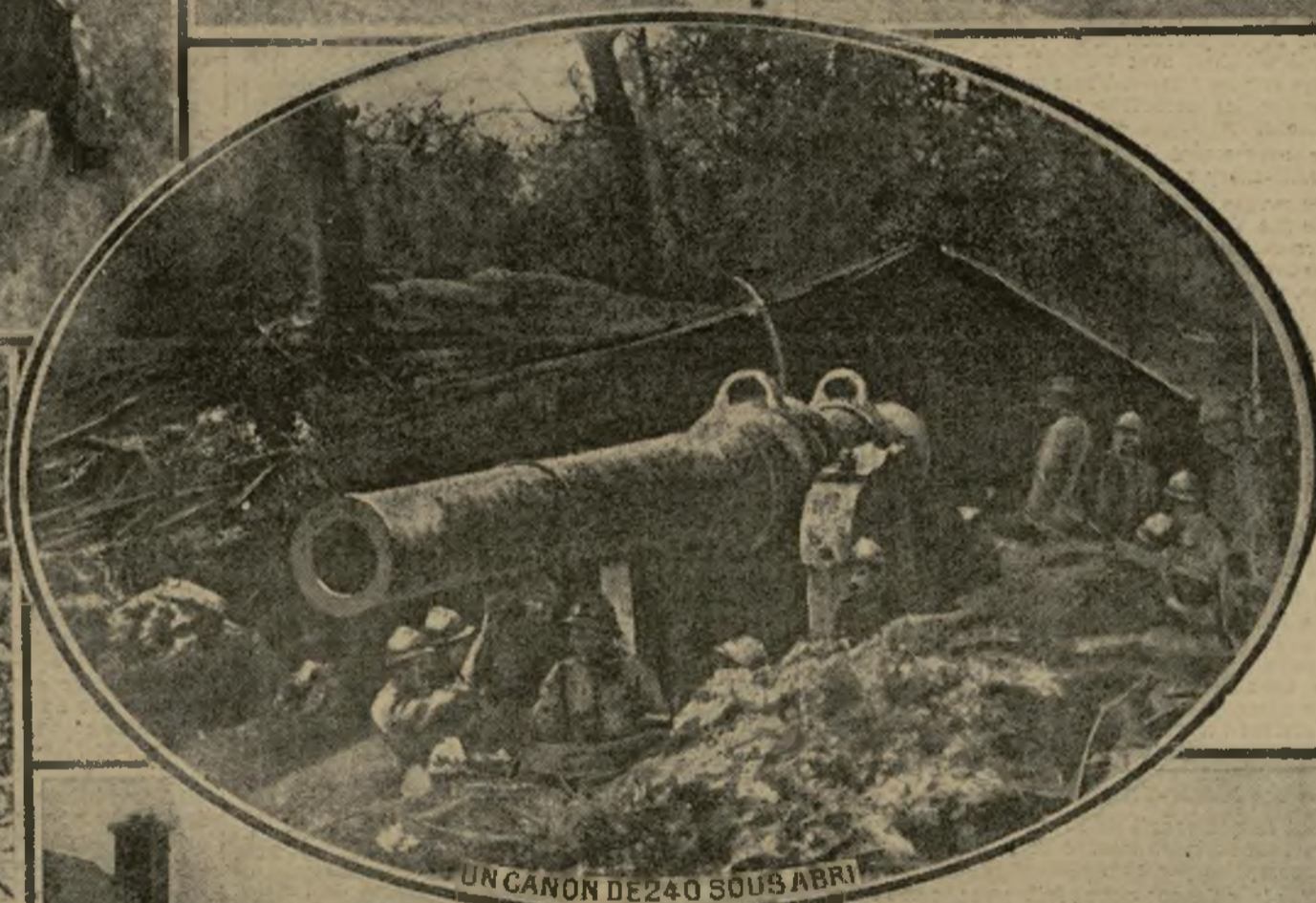
CAMIONS D'AVITALEMENT D'ARTILLERIE  
SUR UNE ROUTE CONDUisant AUX PREMIÈRES LIGNES



UNE CUISINE ROULANTE DANS UN TROU D'OBUS



UN BUREAU D'ÉTAT-MAJOR A 10 MÈTRES SOUS TERRE



UN CANON DE 240 SOUS ABRI



TRANSPORT DE BLESSÉS À L'ARRIÈRE



OBSERVATOIRE EN BLINDÉ



PIÈCES LOURDES ET LEURS TRACTEURS AUTOMOBILES

Le kronprinz voudrait s'emparer de notre position de Froide-Terre. Nos contre-attaques depuis plusieurs jours nous permettent de réfréner son élan désespéré, et les chroniqueurs militaires, après les communiqués, peuvent dire que l'inépuisable ténacité française continue à infliger à l'ennemi les pertes les plus sévères. Sur plusieurs points même, nos troupes ont pris des avan-

tages marqués, à Fleury, à la cote 321-320. Les Allemands n'ont peut-être jamais accumulé plus de moyens pour emporter une place que leur amour-propre réclame. Jamais les Français défenseurs de la cité meusienne n'ont atteint à plus bel esprit de sacrifice, de vaillance acharnée, de dévouement héroïque.

(Cliché Section photographique de l'armée.)

## Le mouvement tchèque et la jeunesse française

Un grand poète et un grand journal  
tchèques

Je suis un des rares Français qui aient collaboré directement aux *Narodni-Listy* dont le directeur, le docteur Kramariz, vient d'être condamné à mort par les Autrichiens. Ce journal, qui m'avait demandé quelques études sur nos plus récents écrivains, avait un service d'information intellectuelle qui étonnait bien des directeurs de journaux. Rien ne lui était étranger de ce qui touchait à l'art et à la littérature. Pourtant, une haute impartialité guidait ses rédacteurs, et le nom de Richard Dembel voisinait avec celui d'Henri de Régnier parmi les traductions de poètes. Karel Kramariz, Raschine et Cervinka étaient mieux renseignés sur la littérature française que bien des critiques officiels français !

Ce qu'ont été les *Narodni-Listy*, il est difficile de l'expliquer. Nous n'avons pas de journal semblable en France. Paraissant à plusieurs éditions, sur un vaste format, ce journal s'occupait d'art, de littérature, de modes, d'information, de politique, d'économie sociale, en donnant deux ou trois pages à chaque sujet. Il tenait à la fois, dans ces dix-huit à trente pages, du magazine, de la revue et du journal. Une étude sur Gérard de Nerval voisinait avec un essai sur l'aniline et un article sur les phares. Trois autres pages faisaient connaître les dernières créations des couturiers parisiens.

Le mouvement jeune-tchèque avait dans les *Narodni-Listy* son grand quotidien.

Ses revues étaient purement littéraires, c'étaient *Zvezda* (La Vie), *Moderni-Zikal*, *Lumir* et la grande *Moderni-Revue* d'Aryst Prochaska qui publiait les œuvres de Jiri Karazek, de Machar, de Neumann, de Solda, et du grand Otokar Brezina, peut-être le plus profond des poètes vivants, l'auteur des *Vents venant du Pôle*, des *Mains* et des *Constructeurs du Temple*. Ce modeste intellectuel (instituteur) de Moravie, dans sa petite maison de Nova-Rize, a écrit de durables chefs-d'œuvre. Il ne faisait pas de politique, pas plus que Prochaska, que Machar, que Karazek ! Qu'est-il devenu ? Et mes amis, que je n'ose nommer publiquement, par ces jours de suspicion, où êtes-vous ? Vous n'aviez pas attendu la guerre pour vous battre avec les Allemands. Parfois de sanglantes batailles entre jeunes hommes des deux races — slave et germanique — lachaient les trois vastes de Prague aux nobles avenues !

Les jeunes écrivains de chez nous tombés dans la mêlée, les Despax, les Dumas, les Psichari avaient été traduits en tchèque, leurs vers avaient paru dans *Moderni-Revue* et dans les *Narodni-Listy*. Alors qu'un Henri de Régnier et un Verhaeren étaient attaqués en France, les Jeunes-Tchèques leur traçaient des couronnes. Verlainne est, là-bas, populaire, et ses vers sont sur toutes les lèvres des Jeunes-Tchèques.

Tout ce qui venait de France leur était sympathique. La moindre nuance de la pensée française était comprise par eux.

Hélas ! qu'avons-nous fait pour eux ? Nous ignorions, hier encore, le nom de Machar. L'admirable livre de M. Jelinek sur la *Littérature tchèque* n'a pas eu beaucoup de lecteurs français. Nous avions en Bohême une influence morale que nous n'avons jamais essayé de grandir ni même de conserver. Une seule fois, le hasard de la carrière amena à Prague Paul Claudel, admiré et aimé de tous ces jeunes écrivains. C'est lui qui pourrait dire comme ils nous aimaient et comme ils savaient nous comprendre !

Cependant que, là-bas, seulement parce qu'ils sont nos amis littéraires, des hommes sont condamnés à mort, nous supportons, ici, que certains écrivains proclament encore leurs sympathies germanophiles.

Qui donc prétendrait que nous ne sommes pas le pays de la liberté ?

Ernest Gaubert.

### ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

	FRANCE	ETRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

## TRIBUNAUX

### L'affaire Steinberg en appel

L'Allemand Oscar Steinberg, condamné, on s'en souvient, par la 10<sup>e</sup> Chambre correctionnelle à deux ans de prison, 1.000 francs d'amende, 5.000 francs de dommages-intérêts pour escroquerie et complicité par recel, comparait hier devant la Chambre des appels correctionnels présidée par M. de Valles.

Au banc des prévenus libres, Mme veuve Trésorier, condamnée à six mois d'emprisonnement, avait pris place, assistée par M<sup>e</sup> Laya.

Des le lendemain de sa condamnation, Steinberg avait écrit au bâtonnier Henri-Robert pour lui demander un autre défenseur que M<sup>e</sup> Zévaès. Le bâtonnier désigna d'office M<sup>e</sup> Lagasse.

En première instance, Steinberg avait joué arrogamment au « Herr Professor » et je ne rappellerai rien des incidents qui se produisirent aux audiences. Qu'il me suffise de dire que l'Allemand a complètement



STEINBERG au banc de l'accusation  
(Craque d'audience de M<sup>lle</sup> MICHELLE RESCO)

changé d'attitude. Il s'est fait humble, insinuant, même. Sanglé dans une impeccable jaquette noire, les mains gantées de gris-bleu, les manchettes relevées savamment et la barbe bien taillée en pointe, il ne marquera durant ces cinq heures d'audience aucun geste d'impatience, et le diapason de sa voix restera dans l'octave moyenne.

Des l'ouverture de l'audience, M<sup>e</sup> Peret, avant de la partie civile, déposa de nouvelles pièces qu'il considère comme des éléments irrécusables de culpabilité. M<sup>e</sup> Laya fit observer que n'ayant eu communication de ces documents que le matin même, il ne pouvait en cumuler la valeur.

— Par suite, dit-il, un supplément d'enquête est nécessaire pour permettre à un expert de se prononcer.

M<sup>e</sup> l'avocat général Peyssonnie s'associa à cette demande. Cependant la Cour décida que les pièces seraient versées aux débats et ordonna la jonction au fond et retint l'affaire avec cette réserve qu'au cours des débats il pourrait être procédé à un supplément d'enquête s'il était nécessaire.

Après quoi, M. le conseiller Roty donna lecture de son rapport et du jugement de première instance. Puis, le président de Valles, procédant à l'interrogatoire de Mme veuve Trésorier, rappela le genre de l'affaire. Ce fut ensuite à Oscar Steinberg de s'expliquer sur les faits de l'accusation. Il le fit avec modération.

— Je regrette, dit-il d'une voix douce et basse, les incidents fâcheux de la première instance, et je renonce à tous les moyens de nullité du jugement que j'avais invoqués, me réservant seulement le cas de l'expert Cognat.

Et c'est enfin le tremolo final en faveur de son innocence.

Aujourd'hui, plaidoiries de M<sup>e</sup> Lagasse et Laya.

### Caissier-comptable indélicat

Célestin Quinsa, trente-six ans, caissier-comptable dans une fabrique de compteurs à eau, avait détourné, au préjudice de cette maison, en 1911, une somme de 16.000 francs. Par contumace, Quinsa avait été condamné à dix ans de prison.

Arrêté, il comparait hier, devant les assises de la Seine. Pour sa défense, il a prétendu qu'il avait été victime d'une erreur, puis d'un vol.

Le jury l'a condamné à deux années d'emprisonnement.

### Soldat cocainomane

Le deuxième conseil de guerre a condamné, hier, le soldat Deleuze, du 13<sup>e</sup> d'artillerie, à cinq ans de prison et 3.000 francs d'amende.

Cocainomane, Deleuze avait acheté un livret militaire à un réformé, ce qui lui avait permis d'effectuer un voyage circulaire, en automobile, dans le Midi. De retour à Paris en janvier dernier, il déroba, dans un établissement de l'avenue Victor-Hugo, une fourrure d'une valeur de 1.200 francs.

### TIRAGES FINANCIERS

Ville de Paris 1889. — Le numéro 73187 est remboursé par 100.000 francs. Les deux numéros suivants sont remboursés par 10.000 francs : 32955, 90185.

Ayuntamiento de Madrid

## L'enseignement industriel et commercial

Après le dépôt du projet de douzièmes provisoires, pour lequel l'extrême urgence a été déclarée, et le vote de divers projets, le Sénat a commencé hier la discussion de la proposition de loi de M. Astier, relative à l'organisation de l'enseignement technique industriel et commercial.

L'urgence déclarée, malgré quelques objections de M. Tournon qui aurait voulu deux délibérations, M. Goy, indiquant les causes de la faiblesse de notre développement industriel, a insisté sur l'insuffisance de notre enseignement en ce qui touche les applications de la science à l'industrie. Il a ensuite analysé les dispositions du projet, qui tend à organiser en France aussi bien l'apprentissage à l'atelier que l'enseignement technique à l'école professionnelle.

Les trente-six premiers articles de la proposition votés, le Sénat s'est ajourné à jeudi pour la discussion des douzièmes.

## Nouvelles parlementaires

### Les loyers au Sénat

La commission sénatoriale chargée de l'examen du projet sur les loyers a arrêté, hier, un texte en première lecture. La discussion en seconde lecture commencera aussitôt après l'audition du gouvernement, qui est appelé à faire connaître ses vues et son avis sur les dispositions proposées.

### Les douzièmes provisoires

La commission sénatoriale des finances a entendu hier M. Ribot sur le projet de douzièmes. Statuant ensuite, elle a apporté à ce dernier quelques modifications, supprimant notamment la disposition qui soumet la Corse au régime général.

## L'assemblée des présidents de Chambres de commerce

Les présidents de Chambre de Commerce de France ont tenu hier une assemblée générale sous la présidence de M. David-Mennet, président de la Chambre de Commerce de Paris.

Les séances du matin et de l'après-midi ont été consacrées à l'examen du projet d'impôts que vient de déposer le ministre des Finances, ainsi qu'à l'étude du projet de loi sur les bénéfices de guerre.

L'assemblée s'est en outre occupée des conséquences que ne manqueront pas d'avoir sur notre commerce et notre industrie les résolutions adoptées par la récente conférence économique des Alliés.

L'assemblée a, de plus, émis le vœu qu'aucune décision concernant le régime douanier ne fût prise à titre définitif sans avis préalable des Chambres de Commerce compétentes.

## UN CHAPEAU A LA MODE

La mode n'est ni plus logique ni plus raisonnable cette année que les précédentes ; il est vrai que s'il en était autrement, la Mode ne serait plus la Mode ; alors !... Nous voici en plein été, celui du calendrier et celui que nous



Chapeau de feutre souple  
vieux bleu

avons pu constater par deux ou trois journées chaudes. Eh bien ! croyez-vous que nous allons mettre des capelines de paille et songer à protéger notre teint et nos yeux contre les ardeurs du soleil ? Point du tout ! le dernier favori de la mode c'est le chapeau de feutre souple !... Le fond bosselé est élargi du haut, la passe est étroite et doublée du même feutre ou de velours sombre ; la garniture est un simple lien de feutre mal noué comme peut l'être un tissu trop raide. Ce chapeau nouveau se fait surtout en gris, en vieux bleu, en blanc ou en rose. Il peut être bien pour la campagne et le voyage, mais il est déplacé à Paris !...

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Devant l'écran

— Mais non, je ne me trompais pas : c'était bien la jolie Mme Bessède qui, traversant le trottoir, entraînait délibérément dans ce cinématographe populaire, dont le fumet de graillon, de sueur et de patchouli mêlés aurait dû la faire fuir au bout du monde ! Comment elle, si distinguée, si délicate, pouvait-elle s'encanailler de la sorte ? Sa présence en un tel endroit évoqua tout de suite dans mon esprit l'image de l'oiseau bleu des contes de fées tombant dans une mare à canards pour y barboter avec eux... Non, ce n'était pas possible : je venais d'avoir la berlue ; l'élégante, la raffinée, l'aristocrate Mme Bessède n'était pas femme à se commettre en un pareil milieu.

Ne lui avais-je pas d'ailleurs, plus d'une fois, entendu dire son horreur du cinéma, dont le papillote-ment lui était, prétendait-elle, insupportable ? Ce n'était certainement pas en plein bataillon de Verdun, alors que son fils bien-aimé, ce jeune chef de vingt ans dont elle était si fière, était exposé à tous les dangers, qu'elle aurait eu le cœur de se divertir, et surtout d'un aussi piètre amusement !

C'était pourtant bien sa silhouette et sa démarche ! Et j'aurais, une heure plus tôt, donné ma tête à couper qu'il n'y avait pas dans tout Paris deux chevelures de ce blond cendré, que tout l'art du posticheur est incapable d'imiter... Alors ?

Pour avoir séance tenante le mot de cette énigme, je pris au guichet même où je venais de la voir s'adresser un billet de première et je pénétrai, détective bénévole, dans la pénombre dont s'enveloppaient le mystère qui piquait ma curiosité.

Au premier rang des spectateurs, c'était bien Mme Bessède qui était assise à côté d'une marionnette en cheveux. Au bruit du plancher qui craquait sous mon pied, elle tourna machinalement la tête, et, en me reconnaissant, elle ne put retenir un geste de surprise. Ce fut pourtant sans aucune gêne qu'elle répondit à mon salut, en me faisant signe de venir occuper la place qui était libre à sa droite.

— Vous vous étonnez, me dit-elle, de me voir là ? Patientez quelques minutes, et vous comprendrez...

Puis, sans daigner accorder la moindre attention au film burlesque dont la salle accueillait les péripéties par de bruyants éclats de rire, elle se mit à me parler, à voix basse, du cher absent, ce grand fils dont elle semblait la sœur aînée, sur lequel, à la mort de son mari, elle avait jalousement reporté toute sa tendresse, et que la guerre avait arraché à Saint-Cyr où, au sortir du lycée, il posait à l'homme sous un habit de collégien. Il était maintenant en pleine fournaise, entre Vaux et Douaumont ; et il y avait, me dit-elle, huit jours qu'elle était sans nouvelles de lui.

Comme elle se tournait vers l'écran pour voir si le film comique touchait à sa fin, son visage s'éclaira sous son grand chapeau et je m'aperçus avec stupeur que sur chaque tempe une mèche blanche striait l'ardente chevelure qui, naguère encore, faisait son orgueil.

— Oui, fit-elle en surprenant mon regard, j'ai renoncé à toute coquetterie ; je ne suis plus, je ne veux plus être qu'une maman...

Et elle mit dans ce mot une telle douceur que les larmes m'en vinrent aux yeux.

Soudain, interrompant les confidences engagées : — Chut ! ordonna-t-elle. Regardez...

C'était une scène militaire qui succédait aux pantalonnades d'un sous-Rigadin. Dans un décor de cauchemar, où les arbres étaient remplacés par des espèces de cippes déchiquetées et par des pieux branlants, derrière un mur en ruines que le caprice des obus avait crénelé des plus étranges dentelures, un jeune lieutenant, coiffé de la bourguignotte, procédait, après une attaque, à l'appel de ses hommes, encore tout dépenaillés par le combat, tandis qu'au loin surgissait de terre l'énorme panache d'une machine allemande. Et cet officier-enfant, mince et droit sous le manteau qu'un vent furieux faisait claquer derrière lui, ce chef imberbe, alerte, intrépide, c'était Robert Bessède ; ce héros, c'était le gamin dont la mère me parlait tout à l'heure avec des caresses dans la voix.

— Comprenez-vous, maintenant ? murmura-t-elle en se penchant vers moi. Depuis que je le sais dans cet enfer, je me demande à chaque heure du jour si je le reverrai jamais vivant. Alors je viens m'enquérir ici les yeux de lui. Cette image animée me donne pour un bref instant l'illusion de sa présence. Depuis une semaine que ce film passe et repasse sur l'écran, je ne quitte plus cette salle ; j'y viens tous les après-midi et tous les soirs. C'est mon domaine,

mon royaume, mon paradis... Vous savez qu'ici les spectacles changent tous les huit jours ? Eh bien ! j'ai obtenu, à prix d'argent, qu'on maintienne une semaine de plus ce film au programme. Aussi me voyez-vous tout heureuse. Vendredi, samedi, dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi : j'ai encore sept jours à vivre avec mon beau lieutenant, avec mon grand gosse, avec mon fils... Vous pensez si je vais m'en donner !

Je balbutiai quelques mots que mon émotion m'empêcha d'articuler. Et la séance se termina dans cette entrefaite.

Mais comme je me levais pour partir, Mme Bessède me tendit la main :

— Allez, me dit-elle. Moi, je reste : il va y avoir dans un moment une seconde représentation...

Je n'insistai pas pour lui tenir compagnie, sentant qu'elle préférerait être seule. Et je la laissai avaler une fois de plus scènes comiques et aventures policières en attendant le film de Verdun, son film à elle.

André Avèze.

## HOTEL DE VILLE

## La question du sucre

Le Conseil Municipal réuni hier en comité du budget avant la séance publique a adopté le projet de délibération suivant : Le Préfet de la Seine est invité à soumettre au Conseil Municipal et à la 2<sup>e</sup> commission les mesures tendant à assurer l'approvisionnement de Paris en denrées alimentaires.

En séance publique, nos édiles ont renvoyé à l'administration une proposition ayant pour objet d'accorder aux soldats mutilés réformés le droit de voyager en première classe avec un billet de deuxième classe sur le métropolitain.

L'assemblée a voté ensuite un crédit de 4.000 francs affecté à l'achat de prix destinés aux élèves des écoles et des écoles de Danneville et de Thann.

Une longue et vive discussion s'est élevée au sujet de la pénurie du sucre et de son prix élevé.

De nombreux orateurs ont nettement déclaré qu'il était inadmissible qu'une denrée vendue 0 fr. 60 avant la guerre fût livrée à la consommation au prix de 1 fr. 40 le kilo.

En vue de remédier à cet état de choses, le Conseil a émis les vœux suivants :

1<sup>o</sup> Que l'Etat assure dans le délai le plus court, à la population parisienne, la quantité suffisante de sucre nécessaire à sa consommation.

2<sup>o</sup> Que le gouvernement prenne des mesures rigoureuses contre les accapareurs.

3<sup>o</sup> Que les marchandises en stock soient immédiatement distribuées.

Le Préfet de police, après avoir déclaré au Conseil que le ministre avait déjà pris des mesures pour réglementer la consommation du sucre, a annoncé qu'actuellement de nombreux vapeurs chargés de sucre étaient arrivés au port, qu'il était procédé à leur déchargement et qu'au mois d'octobre toutes les réserves seraient constituées.

Satisfait de ces déclarations, le Conseil a levé la séance. Il se réunira vendredi prochain. — M. E.

## LA VIE CHÈRE

## L'approvisionnement de Paris

Le Conseil municipal s'est réuni hier après-midi en comité de budget pour examiner un projet d'achat de certaines denrées susceptibles d'être mises, par la Ville de Paris, à la disposition de la population civile, afin de lutter contre la vie chère.

Diverses solutions ont été retenues, mais le Conseil municipal n'a arrêté aucune décision. Aussi bien, le mode de répartition des denrées n'est pas encore déterminé. Le Conseil municipal est, toutefois, résolu à une action énergique et prompt : il n'y a qu'à l'en féliciter.

## Faits divers

**Accident en Marne.** — Hier, vers 3 heures de l'après-midi, entre le pont de Bry-sur-Marne et l'usine à gaz, un canot monté par M. Cabanal, âgé de vingt-sept ans, demeurant 3 bis, rue Alizon, à Paris, a chaviré au passage d'un remorqueur.

Malgré les efforts de plusieurs courageux sauveteurs, M. Cabanal s'est noyé.

Le commissaire de police de Joinville-le-Pont procède à une enquête pour établir les responsabilités.

**Erreur n'est pas compte.** — Une ménagère, Mme Alice Guyot, âgée de vingt-quatre ans, demeurant rue des Rigoles, attendait, hier soir, rue des Pyrénées, le passage d'un tramway, quand une femme bondit soudain sur elle et la frappa d'un coup de couteau en disant :

— Tiens, souviens-toi de la fête de Romainville ! La victime s'affaissa, cependant que la meurtrière s'empressait de disparaître.

M. Beaumont, commissaire de police, a interrogé, à l'hôpital Tenon, où elle est soignée, Mme Alice Guyot. Cette dernière a déclaré ne pas connaître son agresseur, ce jupon, et il semble bien, en effet, qu'elle a été victime d'une fâcheuse ressemblance.

## Les "vient de paraître"

Lamarline orateur, par LOUIS BARTHOU (Hachette et Cie).

« L'égoïsme, dit l'auteur en un exergue qu'il emprunte à son héros, l'égoïsme en trompant les autres se trompe lui-même, le dévouement ne se trompe jamais. » M. Barthou s'est donc dévoué et a entrepris cet ouvrage, dont l'introduction prélude par une opinion de... Louis Veuillot.

Lamarline orateur politique est étudié en ces pages depuis ses « années de formation » (1815-1830) jusqu'à l'épithèse et l'oubli (15 mars 1851) à travers l'âge de la politique rationnelle (1831), les heures de la veille des armes (1833), les débuts à la tribune (1837), l'ascension vers la maîtrise (1837), la lutte contre la coalition (1840), le discours prononcé au retour des cendres de l'empereur (26 mai 1840), les périodes Berryer, Guizot, Thiers, le discours de Mâcon et « le dernier sourire de la fortune ».

L'évocation de cette vie est conduite en historien que l'admiration ne détourne pas du devoir d'impartialité. Jusqu'à la fin, elle se soutient sur un plan robuste. Mais on goûtera, croyons-nous, tout particulièrement, les pages où M. L. Barthou, retrouvant le droit d'exposer des vues entièrement personnelles, compare les éloquences de Lamarline, de Mirabeau, de Vergniaud. Cette psychologie de la tribune fait peut-être le meilleur chapitre du présent travail. Lamarline homme d'affaires et orateur d'affaires ne pouvait être oublié.

Le dévouement de M. Barthou ne s'est point trompé en s'attachant à reconstituer, sur les textes, la mémoire du poète de Jocelyn orateur.

\*\*\*

L'Internationale socialiste a vécu, par OMER BOULANGER (Ollendorf).

M. Omer Boulanger est un des militants du socialisme belge. Son œuvre affecte la forme d'une action judiciaire, avec réquisitoire, pièces à conviction, conclusions et annexes au procès.

La sentence : il faut renoncer à l'Internationale socialiste telle qu'elle fut ; si l'on est partisan de sa renaissance, il lui faut préparer un autre visage, une autre âme, des hommes nouveaux, des doctrines nouvelles. Tâche immense, dit l'auteur. Nous le croyons volontiers.

\*\*\*

Le Journal de Gottfried Mauser, par EMILE MOSELLY (Ollendorf).

C'est un juste tableau de la férocité tudesque. L'écrivain y atteint la vérité à travers la fiction. Ce peuple allemand est un peuple de barbares. Nous le savions. Mais l'accumulation des preuves ne nuit pas à la thèse. « Ceci est un livre de haine et de colère », déclare M. Moselly. La guerre aura fait ce miracle qu'un livre écrit la rage au cœur, la haine aux dents, puisse être un livre de vérité et de justice, un bon livre.

\*\*\*

Spectatrice de la Vie, par EMMANUEL SOY (Henri Gautier).

L'héroïne est blasée et désabusée à vingt-deux ans. Petite personne peu sympathique ? Non, elle se réhabilite en souffrant. Indifférente spectatrice, elle monte « sur le plateau » et joue un rôle. La douleur la fait digne de vivre. On pouvait faire un bon livre avec ce thème. Pourquoi l'auteur s'est-il tenu, de son propre aveu, au genre « charmant et prenant » ?

\*\*\*

Parmi les blessés allemands, par JOSEPH BOUDÉE (Plon-Nourrit).

Dans la Belgique envahie, des visions d'horrible et de sublime. Nous serions ingrats de n'aimer pas les livres qui nous disent la torture des vaillantes et des braves, ces livres fussent-ils parfois de simples « bonnes intentions ». Celui-ci vaut beaucoup mieux qu'une promesse : il tient. Ni plaidoyer, ni réquisitoire, ni cinéma : un sans mièvrerie, vrai sans surcharge, il honore qui le signe.

\*\*\*

La guerre en Artois, publiée sous la direction de Mgr LOBBEY, évêque d'Arras (Pierre Tequi).

De multiples collaborateurs, témoins ou acteurs, ont dit la simplicité de ce qu'ils savent, ont vu, ont fait. C'est un livre parallèle à celui que composa Mgr Tissier, en écrivant l'histoire de la guerre en Champagne : « Nous y avons mis en relief, est-il dit, la conduite du clergé et l'action religieuse, à côté des mérites civils. »

\*\*\*

La suppression des Arméniens, par RENÉ PINON (Librairie Perrin et Cie).

Suppression... par les méthodes allemandes avec la main-d'œuvre turque.

Quatre-vingts pages, pleines de honte, d'infamie... et de martyres. Cette brochure, si lourde de crime, ne peut être que la préface du livre où doit être dite, au long, la route de Golgotha de l'Arménie portant sa croix.

\*\*\*

Voyages au froid (de Dunkerque à Belfort), par EDITH WHARTON (Plon-Nourrit).

Mme Wharton n'est point une nouvelle venue dans les lettres françaises. Les Heures du monde déignent déjà sa sûre personnalité. Les Metteurs en scène, sous la neige l'affirment dans l'opinion. Romancière de hautes vues, cette Américaine aujourd'hui écrit dans la réalité, après avoir porté ses pas derrière le mur de vaillance, d'un bout du front à l'autre. Son livre est robuste, humain, artiste et vrai. L'auteur, devant l'horreur et la beauté du sacrifice, sait rester femme et trouver les maies accents qui conviennent. La critique française ne saurait rester indifférente devant ces fortes pages où la France est placée si haut.

Le Coupe-Papier.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 PIGIER  
Rue de Rivoli, 53  
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc

## BLOC-NOTES

## NOUVELLES DES COURS

— S. M. La reine Amelia a quitté Paris, où elle a passé une semaine chez Mme la marquise d'Harcourt. Pendant ce séjour, la reine a fait dans les hôpitaux militaires plusieurs visites, entre autres, la veille de son départ, à l'Hôtel-Dieu, sous la direction de M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique. Le 17 juin, elle s'est rendue à Reims, et, conduite par le cardinal-archevêque, elle a fait un pèlerinage à la malheureuse cathédrale.

## CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le nouveau ministre du Japon en Angleterre et la vicomtesse Chinda quitteront Washington au commencement du mois prochain pour se rendre à Londres.

## INFORMATIONS

— Le lieutenant Edmond Servin, ancien attaché d'ambassade, tué d'un éclat d'obus le 17 juin, a été cité à l'ordre du jour dans les termes suivants :

« Très grièvement blessé par un obus au cours d'une reconnaissance, a montré la plus belle énergie en donnant ses ordres pour la continuation de son service et a fait preuve de l'esprit de sacrifice le plus complet et du sentiment le plus élevé de son devoir jusqu'au dernier moment : a succombé deux heures après à ses blessures. »

## MARIAGES

— Le 17 juin, a été célébré dans la plus stricte intimité, à l'église des Ardillats, près Beaujeu (Rhône), le mariage de Mlle Raphaëlle Bocuze, fille de M. J. Bocuze, industriel, fondateur et président du conseil de la Société anonyme J. Bocuze de Lyon, et de Mme J. Bocuze, née Baud, avec M. Pierre Fustier, ingénieur E. S. E., fils du docteur Fustier, conseiller général du Rhône, et de Mme Fustier, née Marliier.

— A Lyon, vient d'être béni, par M. Petit, dans l'intimité, en la basilique de Saint-Martin d'Ainay, le mariage de M. Alfred de Chantemelle, ingénieur des arts et manufactures, lieutenant au 54<sup>e</sup> d'artillerie de campagne, décoré de la croix de guerre à étoile d'or, fils de M. de Chantemelle, décédé, et de madame, née de La Giraudière, avec Mlle Marie-Thérèse de La Judie, fille de M. de La Judie et de madame, née de Villerey.

## NAISSANCES

— Mme Jean Bartholoni vient de mettre au monde une fille qui a reçu le prénom d'Ariane.

— Mme Emilia Lefebvre-Cordonnier a donné le jour à un fils : Paul-Emile.

## DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Ange-Henry Recoing, receveur particulier des finances honoraire, ancien payeur principal aux armées, commissaire des comptes à la Compagnie du chemin de fer du Nord, décédé à l'âge de soixante-dix ans, à Senlis ;

De M. William Hanming, ancien président de la Chambre de commerce britannique, décédé hier à Paris ;

De sous-lieutenant Jean Nowy, du 10<sup>e</sup> régiment d'artillerie, élève de l'Ecole polytechnique, décoré de la croix de guerre, mort pour la France devant Verdun le 24 juin, âgé de vingt et un ans ;

De M. Louis Lévesque, professeur au lycée Ampère, de Lyon, sous-lieutenant au 97<sup>e</sup> régiment d'infanterie alpine. Cité à l'ordre de l'armée, mort pour la France à Vaux.

## Le Bazar des Alliés à New-York

On sait que les comités de secours américains ont organisé à New-York le Bazar des Alliés, qui vient de se terminer après avoir reçu en trois semaines plus de 800.000 visiteurs et qui a produit un total d'environ 8 millions.

Le marquis de Polignac était délégué par le gouvernement français auprès du Bazar des Alliés et, à l'occasion de la clôture de cette manifestation, le comité France-Amérique de New-York, qui compte, sous la présidence de M. N. Murray Butler, président de l'Université Columbia, toutes les grandes personnalités francophiles de New-York : les Morgan, les Vanderbilt, les White, les Bacon, les Choate, les Clarke, etc., a offert à l'Union League Club un grand dîner au délégué du gouvernement français. Au nombre des convives se trouvaient, en outre de ces personnalités, le maire et toutes les autorités de la ville, le général Wood, lord Aberdeen, ancien vice-roi d'Irlande, sir William Mackenzie, M. Robert Bacon, ancien ambassadeur, M. George Wilson, etc.

A l'issue du dîner, après la clôture de l'exposition, le marquis de Polignac, accrédité par le président du comité France-Amérique de Paris auprès du comité de New-York, a envoyé à M. Hanotaux le câble suivant :

« Gabriel Hanotaux,

Président Comité France-Amérique, Paris.

« Très ému par la magnifique réception que me donna hier le comité France-Amérique de New-York, en présence de MM. Mitchell, maire de New-York, et Liebert, consul général de France, où M. Butler, président Columbia University exprime les sentiments d'indéfectible et traditionnelle amitié et de vive admiration du peuple américain pour notre pays, je vous envoie ce message de cordiale reconnaissance et je saisis cette occasion pour faire part de la splendide générosité américaine qui, au cours du Bazar de charité fermé hier, après trois semaines d'activité, a produit une somme de plus de sept millions de francs destinés aux œuvres des nations alliées.

« MARQUIS DE POLIGNAC. »

## Les automobiles étrangères peuvent entrer en France

A la date du 26 juin, le Journal Officiel publie le décret suivant :

A partir de la publication du présent décret, est levée la prohibition édictée par décret du 11 mai 1916 sur les voitures automobiles (châssis avec ou sans moteur, avec ou sans carrosserie).

Les chargements que l'on justifiera, dans la forme réglementaire, avoir été expédiés directement pour la France avant la publication du présent décret resteront admissibles au bénéfice du tarif antérieur.

Ajoutons que le droit d'entrée est uniformément fixé à 70 0/0 de la valeur.

## Petite gazette de la Comédie

L'Ami des Femmes, Primerose (remplaçant Les Affaires sont les Affaires) et Le Marquis de Priola ont tenu l'affiche vendredi, samedi et dimanche soir. Dimanche en matinée, On ne badine pas avec l'amour, L'Augusta et les Disputes de la Saint-Jean, ce petit « arlequin » accommodé avec des miettes des intermèdes de Cervantes, par Truffier et Berr, composaient un copieux spectacle.

Dans L'Ami des Femmes, Henri Mayer a repris son rôle de Leverdel où il est excellent et qui ne convenait pas du tout à Denis d'Inès ; Numa joue Chantrelin, Polak étant toujours indisponible. J'avais fait des réserves au sujet de la mise en scène du deuxième acte, pendant le discours de l'homme à la belle barbe ; voici mes raisons, elles sont d'ordre général.

Il ne faut point exagérer, il ne faut point dénaturer surtout, le rôle du metteur en scène. Celui-ci n'a qu'un but, une fonction : mettre en lumière, en relief, dans toute leur intensité les pensées, les sentiments de l'auteur dramatique. Loin de s'ingénier à appliquer des idées, des « trouvailles » personnelles, il doit s'efforcer de rechercher les moyens pratiques de faire vivre, de réabîmer à l'aide du jeu des comédiens et des différentes évolutions exécutées sur le théâtre la parfaite, la complète conception de l'écrivain. Ce que l'on appelle la tradition n'est, d'ailleurs, pas autre chose que l'enseignement oral, indispensable complément du texte donné par l'auteur au premier metteur en scène, et aux « créateurs », jadis on disait aux « originaux » de son œuvre, enseignement que les comédiens se transmettent de génération en génération, comme dans une autre course du flambeau. Mais souvent de très longs intervalles séparent les reprises des pièces du répertoire, et, dans ce cas, la tradition est sujette à s'égarer. Aussi les contemporains et les descendants directs des contemporains d'une œuvre dramatique doivent-ils conserver jalousement tout travail qui a été dirigé, surveillé ou seulement approuvé par l'auteur lui-même, et se garder de modifier, si peu que ce soit, la composition des acteurs qui ont reçu ses leçons.

C'est ce qu'entendent mal les hommes d'aujourd'hui.

Pretons la deuxième acte de L'Ami des Femmes. Du vivant d'Alexandre Dumas fils, Chantrelin débitait son morceau que tous subissaient poliment ; le comique de la scène résidait dans le contraste entre le flegme de ce benêt qui parle, parle inlassablement pour ne rien dire, et l'altitude résignée des invités de Mme de Simerose. Notez, en outre, que la tirade de Chantrelin n'est point réellement longue, elle tient en 32 lignes, tandis que le récit de Ryons à Jane en renferme 103 ! C'est la banalité des propos, la composition, la juxtaposition de nombre de phrases qui donnent au passage l'apparence d'un interminable bavardage. Comment nous présente-t-on la scène maintenant ? Dès les premiers mots de Chantrelin, chacun s'esquive ; bientôt le voilà seul avec Mme de Simerose et Balline qui, grâce à une exagération, une charge dans ses attitudes, provoque des effets comiques autrefois dus au seul Chantrelin. On renouvelle en somme le jeu de scène de Primerose où les amis du comte de Plélan abandonnent l'un après l'autre Mme Starini, réduite à chanter pour le cardinal de Méranche ! Mais outre que les situations sont bien différentes, les deux pièces ne se passent pas à la même époque. Que de notre temps on soit assez mal élevé pour imposer à une maîtresse de maison la tâche fastidieuse de supporter seule la catuserie (!) d'un sot, c'est possible. Jamais, en 1864, les hôtes de Mme de Simerose n'auraient commis semblable « mafferie ». Ainsi la traduction scénique de ce fragment de la comédie d'Alexandre Dumas fils révèle non seulement une faute au point de vue de l'art du théâtre, mais elle accuse chez le metteur en scène une méconnaissance de l'histoire de nos mœurs. Ce passage, je le dis bien vite, est de très mince importance et n'a aucune influence sur l'ensemble de la pièce remarquablement jouée, en particulier par Raphaël Duflos, — si cordial, si sympathique, si affable Ryons entre deux incarnations du bêtard, du pervers et du névrosé Priola, — je l'ai choisi à dessein comme une démonstration de cet axiome : Ne touchez jamais à ce que l'auteur a fait, conseillé, décidé.

Le représentation de On ne badine pas avec l'amour est très brillante. A la fin de la « scène de la fontaine » au deuxième acte, une ovation très longue et très nourrie salua la sortie de Georges Le Roy et de Mme Lara.

L'Augusta est très applaudie par un public qui paraît ne pas comprendre grand-chose à l'œuvre captivante de M. René Fanchon ! Albert Lambert fils incarne un bon, un lourd et un naïf Metellus, si idéalement épris de sa vision qu'il est incapable de reconnaître dans la créature prosternée à ses pieds l'être de beauté et de lumière que ses yeux contemplent toujours en plein ciel. Mme Piérat prête un frémissement de vie intense à Messaline qu'elle embellit d'une poésie exquise. Malheureusement si les spectateurs acclament les artistes dont ils apprécient le charme, l'éloquence et l'ardeur, ils ne goûtent guère le subtil développement de l'idée philosophique et humaine de L'Augusta, pour beaucoup de gens simple fait divers à « maître au cinéma » !

Emile Mas.

## THÉÂTRES

La première de soir. — C'est ce soir qu'aura lieu la première, au théâtre de l'Athénée, de Louie, la comédie en quatre actes de M. Pierre Veber, avec Mlle Armande Cassive et M. Lucien Rosenberg.

On censure aussi le répertoire des tournées. — M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, vient d'adresser aux directeurs de tournées à l'étranger la circulaire suivante :

« Monsieur,

« Nos représentants diplomatiques ont, à plusieurs reprises, attiré l'attention du gouvernement français sur les inconvénients qui pourraient résulter, à l'étranger, du fait de représentations de certains ouvrages dont le sujet ou le dialogue sont de nature à blesser des convictions ou des susceptibilités légitimes.

En conséquence, et d'accord avec le ministre des Affaires étrangères, président du Conseil, j'ai décidé, afin de pouvoir exercer un contrôle efficace sur la nature des représentations données par des troupes françaises à l'étranger, de demander aux directeurs de tournées de soumettre au visa du bureau des théâtres, au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, avant la délivrance des passeports qui leur sont nécessaires, un texte des œuvres qu'ils ont l'intention de faire représenter.

« Je vous demande donc de bien vouloir faire connaître aux personnalités intéressées la mesure préventive générale prise par le gouvernement, mesure dont l'utilité apparaîtra clairement à tous ceux qui ont le souci du bon renom de l'art et des artistes français à l'étranger.

« DALIMIER. »

Les Trente Ans de Théâtre. — Les Trente Ans de Théâtre donneront samedi soir, à 8 heures, au Théâtre du Château-d'Eau, leur 325<sup>e</sup> gala populaire.

Un après-midi de bienfaisance à l'Hôtel Biron. — Mme Renée Viviani, qui depuis la guerre s'occupe si activement des œuvres qu'elle a fondées à l'Hôtel Biron (préapprentissage, garderie d'enfants et cantine), organise, pour le 6 juillet, avec le concours dévoué de M. A. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, une grande matinée-concert sous les beaux ombrages du parc de l'Hôtel Biron, exceptionnellement ouvert aux amis et bienfaiteurs de ces œuvres.

Après le concert, sur les terrasses, pendant un goûter servi par petites tables, l'Union des Arts fera entendre quelques-uns de ses collaborateurs les plus aimés du public. Ceux-ci improviseront pour cette unique matinée des numéros variés et sensationnels qui constitueront de véritables attractions.

On souscrit des à présent à l'Hôtel Biron (77, rue de Valenciennes), où les inscriptions peuvent être adressées à Mme Viviani, et à l'Union des Arts (fondation Rachel Boyer), Pavillon de l'Elysée (Champs-Élysées), près de Marigny (Out. 28-47).

## MARDI 27 JUIN

Comédie-Française. — A 8 heures, le Mariage de Hoche, Polytechnique.

Opéra-Comique. — Jeudi, à 1 h. 30, Madame Sans-Gêne, les Amoureux de Catherine.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 30, la Revue et l'Ecole du pistolet.

Athénée. — A 8 h. 30, Louie. (Dimanche, matinée).

Apollo. — A 8 h. 15, les Cloches de Corneville.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, Mon Bébé.

Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le Château de la mort lente. (Matinée mercredi et dimanche).

Gymnase. — A 8 h. 45, la Charrette anglaise.

Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, le Secret de Samson.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, le Chemineau. Dimanche, matinée et soirée.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 45, la Flambee.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Voleur de nuit (Sacha Guitry, Charlotte Lysès) ; Ou allons-nous ce soir ? (Mat. jeudi et dim.).

Revue. — A 8 h. 10, l'Hôtel du Libre Échange.

Tréport-Lyrique. — A 8 h. 15, la Traviata.

Variétés. — A 8 heures, Mademoiselle Boy-Scout.

Vauvilliers. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, Polaire dans Souriez... je le veux ! (sketch). Vingt vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, Etilus : la Course à l'abîme ; les Fourberies de Pingouin ; Nos glorieux défenseurs du Mort-Homme. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 15-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Mathéris). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnipal. — L'Affaire des trois nations (sensational) ; le Reflet du passé (Mlle Napierkowska). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — Etilus ; le Reflet du passé ; le Jugement de Salomon ; les Glorieux défenseurs du Mort-Homme.

## LES SPORTS

## CYCLISME

Saint-Germain-Rolleboise et retour. — Sur le parcours de Saint-Germain à Rolleboise et retour, l'Union Vélocipédique Parisienne a fait disputer dimanche matin sa quatrième épreuve routière qui constituait son championnat de 80 kilomètres. Résultats : 1. Charles Renault, 2 h. 42 m. 30 s. ; 2. Victor Jean, à 3 longueurs ; 3. Pierre Maslier, 2 h. 48 ; 4. Eugène Siffer, 2 h. 50 m. 6 s. ; 5. Georges Guard, 2 h. 50 m. 15 s. ; 6. M. Noël ; 7. A. Noël ; 8. Paul Renault ; 9. H. Bidaux ; 10. G. Gaby, etc.

## LAWN-TENNIS

Stade bat Générale. — Le match retour Stade-Générale a été gagné, dimanche, par le Stade par 3 simples contre 2 pour la Société Générale. Les résultats individuels ont été :

Clerc (St.) bat Ardeuin (C.A.S.G.), 2-6, 6-3, 10-8 ; Barbas (St.) bat Asiangul (C.A.S.G.), 6-1, 6-1 ; Legendre (St.) bat Van Minder (C.A.S.G.), 4-6, 6-3, 6-2 ; Maître (C.A.S.G.) bat Contat (St.), 6-3, 4-6, 6-2 ; Croqueville bat Lagaix (St.), 6-3, 6-1.

En double, la Générale gagne le match : Asiangul-Van Minder bat Contat-Legendre, 6-2, 6-8.

## HIPPIQUE

Avis aux sportsman et propriétaires se rendant au grand meeting de Saint-Sébastien. — La nouvelle qu'une magnifique saison de courses était inaugurée à Saint-Sébastien le 2 juillet par S. M. le roi d'Espagne (grand prix de Saint-Sébastien, 400.000 fr.) a mis en joie nos sportsman qui se proposent de ne pas laisser passer une si belle occasion.

Saint-Sébastien n'est pas loin : quatorze heures de voyage seulement ; il faut bien à l'avance se prémunir du passeport indispensable et dont l'obtention demandera plusieurs jours ; donc s'y prendre dès maintenant.

# MÉDAILLES ALLEMANDES

Nous avons pu, grâce à l'obligeance d'un correspondant étranger, grouper quelques-unes des remarquables médailles frappées en Allemagne pour commémorer les « progrès triomphants » des armées germaniques.

Ces médailles, qui sont l'œuvre de graveurs et de sculpteurs renommés doivent perpétuer en bronze, en argent, en or même, le souvenir des événements de cette guerre mondiale. Plusieurs d'entre elles ont coûté des sommes considérables, et, malgré leur prix élevé, ont trouvé de nombreux acquéreurs. D'après une liste que j'ai sous les yeux, les artistes du Vaterland ont en fait à faire car un catalogue ne comprend pas moins de 85 « victoires » remportées sur les Alliés en Belgique, en France, en Russie, en Pologne, au Chili, en Chine, au Caucase, en Turquie et dans l'Est-Africain.

Liège, Namur, Bruxelles, Louvain, Tirlemont, Ostende, Dixmude, Ypres et Nienport, tous sont commémorés; le lecteur apprend par la médaille du 21 août la « Défaite de la cavalerie anglaise » à Mauberge et deux médailles rappellent la « Destruction des armées franco-anglaises » à Saint-Quentin le 28 août par les généraux von Kluck et von Bülow!

Les médailles de l'Empereur et de l'Impératrice sont naturellement très en faveur. L'une des plus recherchées, frappée au début de la guerre, représente le kaiser avec cette légende : « Je ne connais plus que des Allemands », et sur le revers, une épée à deux poignées, avec cette inscription : « Par absolue nécessité et avec une conscience pure et les mains nettes, nous tirons cette épée » (fig. I.).

Cinq médailles pour la chute d'Anvers; la plus intéressante nous montre la cathédrale et, sur les bords



Figure I



Figure II

de la rivière Scheldt, un aigle couronné — puis, sur le revers saint Georges et le Dragon (fig. II.). Les Tentons ont, pour cette occasion, « annexé » le saint, patron de l'Angleterre, tandis qu'un féroce Dragon symbolise la flotte anglaise et la Belgique; une autre médaille rappelle la destruction d'Anvers par les fameux mortiers de 420, avec le portrait de leur inventeur, le Herr Professor Rausenberger. — Des médailles aussi pour Reims, Mulhouse, Lunéville, Metz, Lille et Soissons. — Pour lui tout seul le kronprinz en avait déjà quatre en argent commémorant ses promesses de conquérant à... Longwy — et depuis août 1914 combien d'autres sans doute!

Celle que reproduit la figure III nous l'exhibe en uniforme des Hussards de la Mort à la tête de ce régiment pour lequel il avait déclaré vouloir se faire tuer. Evidemment il changea d'avis, puisqu'il préféra sauver sa peau et ne laisser périr que sa réputation.



Figure III

Sur le revers est un guerrier tirant son épée et portant l'aigle impériale sur son bouclier, tandis que sur

une sorte de bande transversale les soldats poursuivent l'ennemi.

La perle de la collection est sans contredit la médaille d'argent « Nach Paris 1914 » avec le portrait du général von Kluck et sur le revers une figure de femme à cheval, brandissant une torche, que nous avons déjà publiée ici. Cette furie symboliserait-elle inconsciemment la Kultur allemande que nous sa-



Figure IV

vous apprécier aujourd'hui? L'idée en est heureuse, mais, Paris ayant refusé de se rendre, l'artiste fut un médiocre prophète et toutes les autres médailles commandées en vue de la destruction de Paris durent être abandonnées.

Le lecteur se tromperait étrangement s'il s'imaginait que ces médailles sont de la vulgaire camelote; elles existent en bronze ou en argent, et coûtent de 3 à 30 mark chacune; leur diamètre varie entre 2 et 5 centimètres et c'est par milliers que les petites ont été vendues.

Une médaille spéciale fut frappée en l'honneur du bombardement d'Odessa et de Sébastopol par le fameux *Gaben* et quelques croiseurs turcs, et l'entrée en lutte du Croissant est glorifiée par une autre, avec cette inscription : « La Turquie déclare la guerre sainte. Nov. 1914. »

La bravoure allemande en Extrême-Orient fut célébrée par une médaille représentant l'héroïque défense de Tsing-Tao contre les Anglais et les Japonais. D'autres commémorent la « Défaite de la flotte anglaise sur les côtes du Chili » et celle de trois croiseurs sur les côtes de la Hollande en septembre 1914. Cet exploit du capitaine Weddigen lui valut quatre grands médaillons de cinq centimètres de diamètre. Une curieuse médaille de Lutz montre l'aigle teutonique, debout sur une épée qui traverse l'Europe, l'Asie et l'Afrique, pendant qu'une troupe de soldats allemands s'avance, entourée par cette légende : « Nous autres Allemands, nous ne craignons que Dieu »; sur le revers se voit un fantassin allemand agenouillé sur le corps d'un soldat français.

Le comte Zeppelin a été, bien entendu, honoré plusieurs fois. Sa tête décore un énorme zeppelin lan-



Figure V

çant des bombes sur une « ville fortifiée », avec cette devise : « Notre zeppelin en action. Campagne de 1914 ». Ceci est un remarquable effort d'imagination, aucune citadelle n'ayant été jusqu'ici ainsi attaquée; l'ennemi visé aurait été plus exactement représenté par un enfant au berceau (fig. IV.).

Une autre médaille nous fait admirer un zeppelin bombardant les côtes de l'Angleterre attaquées en même temps par des croiseurs et des sous-marins, avec cette inscription : « Le châtiment de l'Angleterre. »

Il y a eu une vente énorme de petites médailles pour porter en guise de breloques: on m'a parlé d'un homme vu dans un restaurant, ayant quatorze de ces breloques pendues à sa chaîne de montre.

Le premier assassinat d'enfants par un raid aérien est immortalisé en argent (fig. V) et un même hon-

neur est rendu au bombardement par les zeppelins des « Fortereses anglaises » de la côte est; il s'agit probablement des petites stations balnéaires de Southend et de Scarborough. Ces victoires mondiales sont encore dépassées par une médaille célébrant la « Défaite des flottes française et anglaise dans les Dardanelles. 18 mars. » Il est vraiment impossible de trouver mieux.

Il a aussi été frappé des médailles satiriques, quelques-unes dans le goût douteux dont l'Allemagne a le monopole.

Elles daignent s'occuper des troupes indiennes représentées par un jeune éléphant, alors que le Japon est figuré par un petit singe. L'une de ces médailles, très recherchée, montre l'Allemagne sous la forme d'un aigle perché dans un chêne aux branches duquel pendent des soldats belges, français et russes, pendant qu'un soldat anglais pousse un singe — le Japon — pour le faire grimper. Légende au revers : « Maintenant, petit Japon, monte et vois si tu peux voler une plume de la queue de l'aigle. »

Une médaille ovale (fig. VI) montre le président Poincaré, les bras tendus, embrassant le roi George, le tsar, un Africain, un Zoulou, un Turc, un Japonais, avec cette légende au revers : « Ainsi notre culture s'étend à toutes les parties du monde. »

La popularité de Tirpitz est prouvée par le grand nombre de médailles à lui consacrées. La plus connue est celle du *Golt strafe England*, 13 février 1915, frappée en souvenir du « Blocus de l'Angleterre ». C'est la première apparition de cette phrase célèbre.

Ces quelques spécimens sont choisis entre des quantités de médailles « de victoires », produits de la vantardise merveilleusement organisée de l'Allemagne.



Figure VI

Il est difficile de ne pas admirer cet édifice de mensonges : si le Hun moderne n'a pas toute l'omnipotence dont il se targue, en matière de bluff tout au moins il est véritablement passé maître.

## Les cruautés allemandes à nouveau dénoncées

Les troisième et quatrième volumes que vient de publier la commission « instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens » ne sont pas moins pleins que les précédents des atrocités et des actes de déloyauté dont nos ennemis se sont rendus coupables : prisonniers civils et militaires placés devant les troupes ennemies; emploi de projectiles et d'armes interdits par les conventions internationales; massacres de blessés et de prisonniers; attentats contre le personnel sanitaire et bombardement d'ambulances, etc., etc.

Voici quelques exemples pris au hasard dans ces pages qui constituent un émouvant et sombre répertoire des crimes allemands :

Quelques exemples :

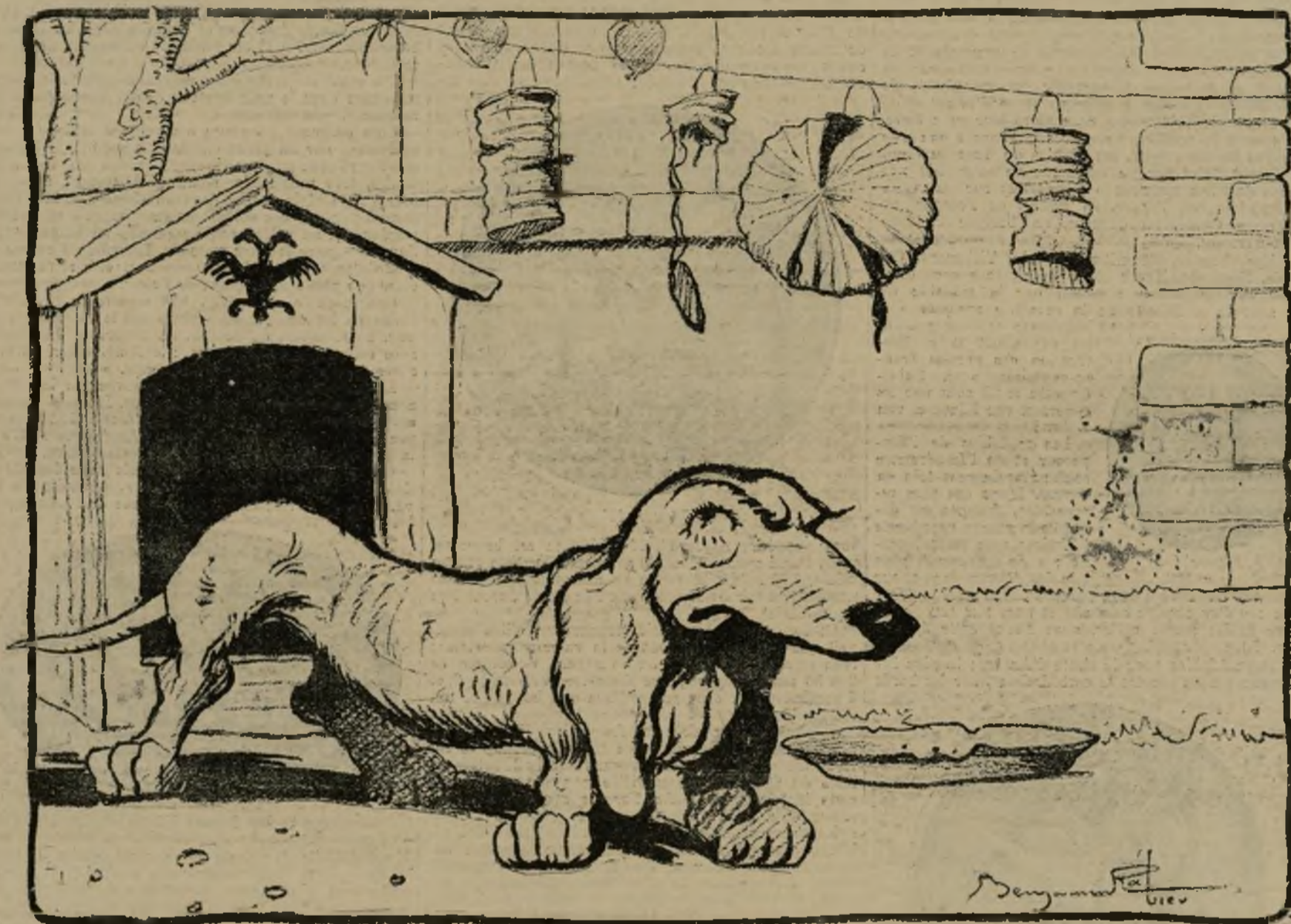
Le 24 août 1914, près du bourg de Maulde (Nord) le sous-lieutenant de Gueydon, du 14<sup>e</sup> hussards, a vu une troupe allemande arriver sur son peloton en se faisant précéder par des femmes et des enfants qui poussaient des cris de terreur. Des lâchetés pareilles sont signalées à Sivry (Belgique), à Nouzon (Ardennes), à Saint-Ouen-sur-Méris, entre Roye et Albert, etc., etc.

Le 10 novembre 1914, à l'ouest de Dixmude, les Allemands avaient placé devant eux une quarantaine de fusiliers marins désarmés et prisonniers. Ceux qui essayèrent de prendre la fuite furent fusillés ou noyés dans l'Yser.

Le 22 août les Allemands, sous la conduite d'un sous-lieutenant, envahirent le poste de secours installé par le docteur Sedillot, à Gomery. Ils assassinèrent le médecin militaire Vayssies et incendièrent la grange où reposaient 80 blessés. Ceux qui tentaient de prendre la fuite étaient fusillés par les sentinelles, les autres étaient dépourvus et achevés par leurs bourreaux.

Ces faits sont établis par des témoignages péremptoires et confirmés par de nombreux rapports officiels.

# EN BOCHERIE, par BENJAMIN RABIER



— Les Russes ont soufflé sur les lampions!...

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 27 JUIN 1916

## LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

### CHAPITRE X

#### Délicieuses accordailles

Alors Argirh prit Edith par la main, fit signe à James Perry d'avancer, et saisissant la dextère de celui-ci, il la plaça dans celle de sa fille.

Edith et James eurent un sursaut de joie.

Bouleversé d'émotion, Argirh trouva à peine la force de laisser entendre, le regard dardé sur son neveu :

— C'est plus que ma fortune que je te donne, c'est plus que ma vie, plus que tout!...

Les deux jeunes gens, le cœur débordant d'émotion, échangèrent leur premier baiser.

Tandis qu'ils restaient tendrement et chaste-ment enlacés sous le regard noyé de larmes du Grand Argirh, non loin d'eux le souffle puissant des hauts fourneaux ballait la mesure du temps...

John Argirh à cette seconde suprême de sa vie recevait de Dieu même la plus noble récompense qu'un homme puisse espérer : la consécration de ses talents et de ses efforts de puissant travailleur et la joie la plus douce, la plus sacrée qu'un père puisse ressentir.

Il s'attarda quelques secondes à contempler le

délicieux tableau que faisaient les deux jeunes gens dans le cadre de lumière de la fenêtre.

Reprenant soudainement, pour ainsi dire, pied dans la vie, il laissa entendre d'une voix pleine d'une calme mais suprême autorité :

— Et maintenant, travaillons!

Et c'est ainsi qu'eurent lieu les accordailles de James Perry et d'Edith Argirh.

Sitôt après le départ d'Edith, Argirh, en emmenant Perry dans l'embrasure de la fenêtre, mit celui-ci au courant des démarches de Widerski, il lui conta par le détail la scène qui s'était passée entre le père de Jean et lui.

En matière de conclusion il dit :

— Il me paraît nécessaire que pendant un assez long temps tes fiançailles avec Edith restent secrètes : j'ai besoin de laisser croire à Widerski qu'Edith et moi nous ne restons pas insensibles à l'honneur qu'il me fait en me demandant pour son fils la main de ma fille... Ces fiançailles qu'il souhaite et ce mariage qu'il désire ne sont pas loin, j'en suis convaincu, d'être un nouveau piège dans lequel il me plaît d'avoir l'air de tomber. Ainsi donc, mon cher James, ne t'inquiète jamais des prévenances que pourra avoir Jean pour Edith et compte sur moi, je ferai l'impossible pour que le supplice que je me vois obligé de t'imposer soit de très courte durée.

Pour toute réponse, James Perry avait énergiquement serré les mains de celui qui venait de fleurir magnifiquement sa vie.

### CHAPITRE XI

#### Une ombre dans la nuit

Le soir de ce même jour, vers neuf heures, tandis qu'Argirh, dans le petit salon mitoyen à la salle à manger, parcourait les journaux de New-York arrivés dans la journée, miss Edith, avec le consentement de son père, avait été faire un tour de parc en compagnie de son cousin James Perry.

Les deux jeunes gens, au bras l'un de l'autre, marchaient silencieux et recueillis, tout au rêve de bonheur qu'ils caressaient depuis longtemps et dont sir Argirh avait permis la délicieuse réalisation.

L'amour si pur qui unissait James Perry à Edith était vraiment la chose la plus noble, la plus divinément noble que l'on puisse imaginer.

Depuis plus de dix ans que James Perry exerçait ses fonctions de secrétaire auprès de John Argirh, les deux jeunes gens s'étaient sentis lentement et dès le premier jour attirés l'un vers l'autre par un de ces irrésistibles sentiments qui joignent pour toujours deux êtres dans une perpétuelle communion de pensée.

Jamais, jusqu'à la minute solennelle pour eux où sir Argirh les avait unis, ils n'avaient échangé le moindre galant propos ni la plus anodine confidence.

Ils s'étaient toujours contentes de vivre dans la plus idyllique atmosphère, s'effleurant à peine de regards chargés de tendresse, de délicieux et furtifs regards dont le plus fugitif était un long serment.

D'avoir agi ainsi, cela leur avait permis de garder à leur amour ce cachet d'idéale pureté qui fait de ce sentiment le plus divin et le plus beau de tous.

Sous les hautes et sombres frondaisons du magnifique parc dans le silence duquel ils glissaient, tels des personnages de légende, les deux jeunes gens, tout à leur rêve de bonheur, se laissaient aller à la sorte de pâmoison paradisiaque qui les faisait par instant sombrer dans un vertige délicieux...

Soudain, et comme ils allaient s'engager dans une allée latérale après avoir longé, pendant une centaine de mètres environ, le mur de clôture haut d'un mètre environ et garni d'une grille en fer forgé, savamment ouvragée, ils eurent, à la même seconde, le même haut-le-corps...

## "Excelsior" sur le front

Nous avons reçu de M. J. S..., actuellement au front, la lettre suivante :

Monsieur l'administrateur,  
Je reçois régulièrement les collections de votre si estimé journal ; la lecture qu'il me procure et que mes camarades partagent est un excellent passe-temps. Les documents photographiques pris sur le vif nous intéressent beaucoup, et nous sommes bien placés pour constater qu'ils montrent bien notre façon de vivre et les lieux où nous vivons.  
Je vous remercie donc infiniment de votre aimable attention et vous prie d'agréer, monsieur, mes empressées salutations.

Tout nouvel abonné d'Excelsior ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à l'envoi gracieux, pendant trois mois, de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

## BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 26 juin 1916

La belle journée de dimanche a retenu à la campagne le monde qui fréquente d'ordinaire notre Bourse, et il n'y avait presque personne au marché ; les affaires sont d'ailleurs au calme plat.

La commission des sucres s'est réunie à 4 heures. On pense qu'elle acceptera la proposition du ministre du Commerce.

L'huile de lin, cotée en hausse à 121 fr., est très ferme. Stock à Paris, 11.250 quintaux. Le Colza se maintient à 151 fr. Stock, 1.700 quintaux.

Nous avons fait prévoir, samedi, une nouvelle baisse sur les métaux. La cote officielle indique, en effet, le cuivre à 320 contre 310 ; l'étain, à 540 contre 560 ; le plomb à 94 et 94,50 contre 99 et 99,50, et le zinc à 215 contre 220, et 225 contre 222,50, le tout aux 110 kilos et francs.

Le marché anglais a beaucoup réagi à Londres depuis quinze jours.

Le cuivre Chili, qui était monté à 149 liv., ne vaut plus, en bonne marque marchande disponible, que 96 liv. la tonne de 1.016 kilos ; l'électrolytique, 136 liv. contre 110. L'étain est tombé de 182 liv. à 172 ; le plomb a moins baissé et le zinc a haussé à 67 liv. contre 64. On cote l'antimoine à 95 liv., soit 267 fr. 40 les 100 kilos.

Aux Halles centrales, le beurre en nouvelle baisse de 20 cent. par kilo, par suite de l'abondance des envois. Œufs rares et chers, peu d'arrivages, menaçant de manquer. Les fraises sont toujours abondantes et de belle qualité ; les prix se maintiennent.

A titre rétrospectif et indicatif, nous donnons ci-après le résultat de la vente des vins des hospices de Beaune de la récolte 1914. Elle a porté sur 69 pièces de vins rouges et 27 pièces de vins blancs. Elle a produit 55.095 francs pour les vins rouges et 20.790 fr. pour les vins blancs. Les prix d'adjudication ont varié, les cuvées de vins rouges entre 1.280 et 2.450 fr. la queue (156 litres) ; pour celles des vins blancs entre 1.480 et 1.600 francs.

Quant aux vins de marc de 1913 et 1914, elles ont été adjugées entre 745 et 975 fr. l'hectolitre.

## METALLS A LONDRES

La tonne de 1016 kilos : Cuivre Chili, disp. 96, liv. 3 mois 91 ; électrolytique, 136 ; étain, compt. 172 1/4, liv. 3 mois 172 3/4 ; plomb anglais, 31 ; zinc, compt. 62 ; argent, l'once 31 gr. 1035, 31 d.

## La Bourse de Paris

DU 26 JUIN 1916

Un peu plus animé que précédemment, le marché a témoigné aujourd'hui de dispositions soutenues, au parquet surtout, où quelques plus-values sont à enregistrer.

Parmi nos rentes, le 5 0/0 atteint le cours de 89 contre 88,85. Par contre, le 3 0/0 reste un peu plus lourd à 81,80.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure s'améliore de 28 40 à 28 70. Rentes calmes, mais bien tenues.

Rien de particulièrement intéressant n'est à signaler du côté des établissements de crédit. Aux grands chemins français, plus couramment traités, nous laissons le Nord à 1.600, l'Orléans à 1.200. Fermeté du Midi à 950, et léger tassement, par contre, de l'Est à 824. Reprise des lignes espagnoles, du Nord-Espagne à 449, du Saragosse à 448 50.

Une légère reprise du métal permet au Rio de regagner quelques points à 1.736.

En banque, les industrielles russes ont des fortunes diverses.

## COURS DES CHANGES

Londres, 28 1/2 1/2 ; Suisse, 111 ; Amsterdam, 245 1/2 ; Pétrograd, 181 1/2 ; New-York, 581 ; Italie, 93 ; Barcelone, 388.

## La Bande molletière

# "THE PRATIC"

la meilleure pour les poilus. En vente partout.

## ENCHERES PUBLIQUES

1190 Fûts huile minérale à graisser, samedi 1<sup>er</sup> juillet, 11 heures, Palais de la Bourse, Marseille. — Paban, courtier vendeur, 22, rue Fargus, Marseille.

**CURE DÉPURATIVE**  
tous les 2 ou 3 jours  
un seul **GRAIN de VALS**  
au repas du soir régularise  
fonctions digestives,  
purifie le sang.

## CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Enlèvement des bagages à domicile au moment des gros départs pour la campagne et les bains de mer. — Comme les années précédentes, l'Administration des chemins de fer de l'Etat a organisé, pour les époques où se produisent les plus nombreux départs pour la campagne et les bains de mer, un service exceptionnel d'enlèvement des bagages à domicile à prix très réduits : 0 fr. 10 par colis. L'enlèvement a lieu la veille du départ.

Le service fonctionnera à l'occasion des départs des 20 et 30 juin, 1<sup>er</sup>, 11, 12, 13, 24, 30 et 31 juillet, 1<sup>er</sup>, 12, 14 et 31 août et 2 septembre 1916.

En raison des circonstances, les demandes seront acceptées seulement pour les dix premiers et les 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> arrondissements et dans la mesure où le service pourra être assuré effectivement en l'égard des voitures disponibles.

Les voyageurs désirant faire enlever leurs bagages à domicile trouveront des formulaires spéciaux de demandes dans les bureaux de ville et les gares du réseau à Paris. Les demandes doivent être adressées au bureau spécial de l'enlèvement des bagages, 20, rue de Grammont, où se délivrent également des billets de toute nature.

Le gérant : VICTOR LAUVENAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

DEMANDEZ

# LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIERE

SPIRALES EXTENSIBLES

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1<sup>re</sup> Qualité : Marque Or. 2<sup>me</sup> Qualité : Marque rouge.

En Vente dans les Grands Magasins et toutes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.

Gros : La Touriste, Paris.

## VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX

### DE CHAPOTEAUT.

## FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement aux

CONVALESCENTS, ANÉMIES, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.



Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS : 8 RUE VIVIERE, PARIS.

## CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Création, à dater du 1<sup>er</sup> juillet 1916, d'un train supplémentaire entre Paris-Quai d'Orsay et Toulouse.

A dater du 1<sup>er</sup> juillet et jusqu'au 10 octobre inclus, un train express supplémentaire de nuit, de toutes classes, assurera des relations rapides entre Paris et Toulouse.

Aller : Départ de Paris-Quai d'Orsay à 22 h. 05 ; arrivée à Orléans à 2 h. 05, Vierzon à 4 h. 04, Châteauroux à 6 h. 02, Limoges à 8 h. 15, Brive à 9 h. 05, Cahors à 11 h. 50, Montauban à 13 h. 00, Toulouse à 15 h. 32.

Retour : Départ de Toulouse à 22 h. 18, Montauban à 24 h. 43, Cahors à 1 h. 46, Brive à 3 h. 31, Limoges à 5 h. 11, Châteauroux à 7 h. 20, Vierzon à 9 h. 16, Orléans à 11 h. 13 ; arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 14 h. 41.

Wagon-lits dans les deux sens du parcours.

Pour les conditions d'admission des voyageurs, militaires compris, consulter les affiches spéciales.

Relations, à dater du 1<sup>er</sup> juillet 1916, entre Paris-Quai d'Orsay et Luchon.

Ces relations seront assurées comme suit : Aller : Départ de Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 50 ; arrivée à Toulouse à 7 h. 31, à Luchon à 10 h. 40.

Retour : Départ de Luchon à 21 heures, de Toulouse à 23 h. 48 ; arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 11 h. 11.

Voitures directes de première et deuxième classes et wagon-lits dans les deux sens du parcours.

Pour les conditions d'admission des voyageurs, militaires compris, consulter les affiches spéciales.

Après avoir prêté l'oreille durant deux ou trois minutes ils se rejetèrent en arrière comme apeurés.

Miss Edith, dans un souflet, laissa entendre :

— On a marché ?... n'est-ce pas ?...

Perry fit de la tête un signe affirmatif et entraîna la jeune fille vers un buisson assez épais derrière lequel ils se cachèrent.

Ils n'étaient pas là depuis dix secondes que des bruits de pas se firent entendre à nouveau et qu'une ombre se dessina en profil perdu sur le mur de verdure qui leur faisait face.

Miss Edith tressaillit longuement et d'une voix étouffée balbutia :

— Non !... Non !... Je ne me trompe pas... c'est bien lui... Jean Widorski !...

Elle ne se trompait pas, en effet, c'était bien le fils de Julius dont elle venait d'apercevoir la silhouette.

Que pouvait-il faire à cette heure le long de la grille de clôture de la propriété d'Argirh ?...

La réponse n'était pas difficile à faire...

Jean, à qui l'attitude pourtant fort discrète des deux jeunes gens n'avait pas échappé, avait tout de suite compris qu'ils étaient unis par les liens charnels de l'amour...

Et Jean aimait miss Edith comme un fou !...

Au fur et à mesure que coulaient les heures, cet amour, dont il s'était tout d'abord gaussé, lui entraînait plus profondément dans le cœur...

Depuis plusieurs soirs il épiait le passage des deux jeunes gens supposant qu'ils devaient venir souvent dans ces parages que miss Edith lui avait tant vantés au cours d'une promenade qu'ils avaient faite ensemble.

Jusqu'ici, bien entendu, il ne les avait pas vus, et pour cause...

Mais il venait de les apercevoir, tendrement enlacés.

En les voyant, son sang n'avait fait qu'un tour...

Une huée sanglante lui avait passé devant les yeux...

Il avait dû faire un effort surhumain pour ne pas pousser un cri de véritable douleur...

Et, comme un fou, il s'était enfui après être resté quelques secondes anéanti, perlin de désespoir...

Jean Widorski n'aimait pas Edith ; il l'adorait.

Et de l'avoir vue penchée et tressaillante au bras de Perry, de l'avoir devinée heureuse d'un bonheur d'amour, cela ne lui avait point fait maudire la jeune fille ?...

Non !...

Une infinie tristesse était descendue en lui...

De grosses larmes avaient perlé au bord de ses paupières palpitantes.

Il avait jeté autour de lui un pauvre regard de bête traquée, blessée, déjà secouée par les premiers frissons d'agonie.

Lorsqu'il s'était arrêté de courir, il avait placé ses poings tremblants devant ses lèvres pour étouffer le bruit de ses sanglots.

D'une voix mourante, il avait balbutié :

— Allons ! le bonheur n'est pas fait pour moi sur cette terre ; autant vaut ne jamais essayer d'y goûter. Inutile, bon à rien, restons ce qu'un père coupable a fait de nous ! Retournons au bar... aux mauvais lieux... J'y suis dans mon élément... Vivons-y et mourons-y... c'est tout ce que nous méritons !...

Mais comme il finissait à peine de machonner ces mots, une voix qu'il n'entendait pas pour la première fois murmura à son oreille :

— Non, tu as tort de retourner à tes vices... à la boue... tu peux faire mieux... essaye...

Il reconnut la voix de sa conscience qui, déjà, plusieurs fois, s'était fait entendre.

Alors, il questionna :

— Faire quoi ?

Et la voix répondit :

— Devenir, au contact de miss Edith, un honnête homme, et, puisque tu l'aimes, le lui prouver en

veillant jalousement sur son bonheur... Aimer quelqu'un, c'est le vouloir, avant tout, heureux et à l'abri de tout tourment, de toute trahison, de toute surprise, de tout attentat plus ou moins criminel... Tu sais fort bien que ce n'est pas uniquement pour faire ton bonheur que ton père rêvait de te voir épouser cette délicieuse enfant, hein ?... Tu soupçonnes bien que ses projets cachent de terribles intentions ?... Jamais tu ne seras le mari d'Edith Argirh... Sois son ami !...

« Et si tu veux la tirer des griffes paternelles entre lesquelles elle est bien près de tomber, ne cache pas à ton père que tu l'as surprise ce soir au bras de celui qui a certainement le droit de l'y laisser s'appuyer... Tache de deviner ou de savoir ce que ton père serait capable de tenter contre la délicieuse petite créature, si elle était soudain convaincue que son ami Argirh s'est joué de lui... »

« Pour le reste, tu le devines !... »

Jean, l'âme subitement illuminée par une flamme divine, courut à sa machine qu'il avait cachée à une centaine de pas de là, sauta au volant et la lança, à toute allure, sur la route de Charleston.

Lorsque l'ombre de Jean Widorski se fut évaporée dans la nuit de la route, James Perry et miss Edith se risquèrent prudemment hors de leur cachette et vinrent jusqu'au mur de clôture.

Au loin, mourait, de seconde en seconde d'avantage, le bruit des détonnements du moteur...

Perry, en offrant son bras à Edith, murmura :

— C'était bien lui !... Je reconnais le bruit de son monstre de machine...

— Quo faisait-il derrière ce mur ?

— Peut-être nous épiait-il...

— Nous ?... Non... Il ne sait pas ce qui s'est passé entre mon père et nous cet après-midi...

— Alors ?...

(A suivre.)

## Les Russes du camp de Mailly. — Après le casque, le masque



Les Russes du camp de Mailly ont reçu, eux aussi, des masques contre gaz asphyxiants. Des expériences ont été faites, au cours desquelles ces soldats ont, munis de leur masque, respiré en pièce close des émanations délétères. Ces expériences ont pleinement réussi.

## Marins grenadiers allemands dans les tranchées du Nord



Sur le front nord, les Allemands utilisent, dans les tranchées, les marins d'une flotte à qui l'expérience de la haute mer n'a pas inspiré le désir de contrôler une seconde fois la vérité, trop problématique, de l'axiome boche : « L'avenir de l'Allemagne est sur l'eau. »